

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 456—SAMEDI, 28 JANVIER 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

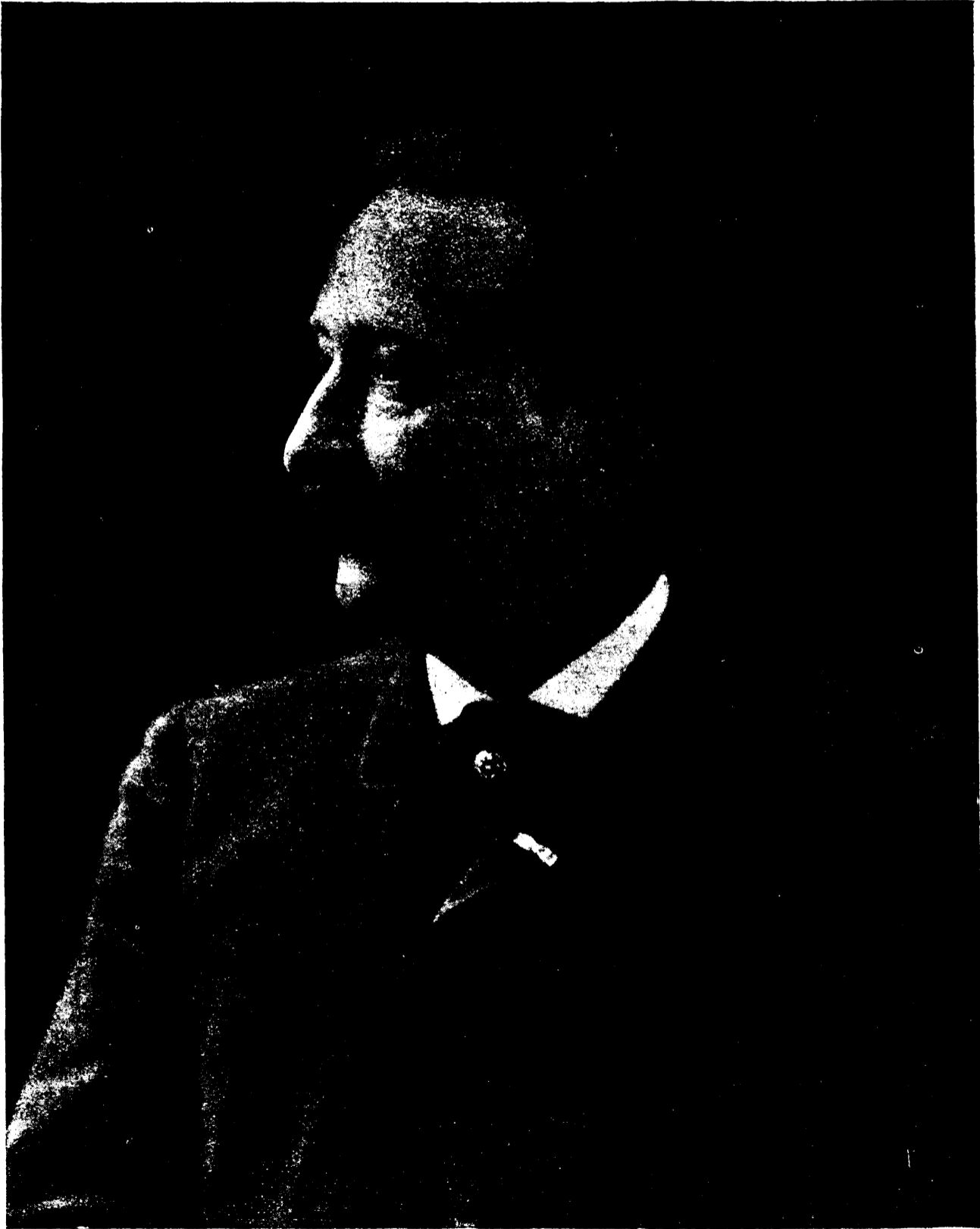
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme.



NOS ARTISTES : FRANTZ-HENRI JEHIN-PRUME

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 JANVIER 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Primes aux lecteurs du "Monde Illustré."—
Entre Nous, par Léon Lédieu—Courrier de Paris,
par Jean Rival—Caricature du "Monde Illustré," par
J. S. E.—Nos seigneurs Ireland et Sate li, l'abbé
McGynn, par J. S. E.—Poésie: Vers le but, par
J. B. Chatrian.—Nos artistes: Frank Henri Jehin-
Prume, par Germain Baulieu—Cueille's et Gla-
naures, par Jules Saint-Elme—M. Louis Teson.—
Petit Recueil de pratiques utiles, par Oct. Cuisin.—
Primes du mois de décembre.—Poésie: A ma mère,
par E. L. B.—Une fantasia à Bida, par J. Mar-
tin.—Château de la tour, par Fabrice Caré.—Notes et
faits.—Nouvelles à la main.—Fétilletons: Les man-
gours de feu, par Louis Jacoliot; La belle téné-
breuse, par Jules Mary.—Problèmes d'échecs et de
dames.

GRAVURES.—Portrait de M. Franz-Henri Jehin-Prume—
Portraits: Mgr. Sate li; le Riv. E. McGynn, DD;
Mgr Ireland; Jeanne II, reine de Naples.—Ecorce
du patin dans l'armée allemande.—Beaux-Arts:
L'Anale.—Gravures des fétilletons.

PRIMES AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

LE MONDE ILLUSTRÉ n'emploie pas de sollici-
teurs pour étendre sa circulation.

Il réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la
commission que d'autres journaux paient à des
agents.

Tous les mois, LE MONDE ILLUSTRÉ fait la
distribution gratuite, parmi ses clients, du montant
qu'il a ainsi économisé.

Nous constituons par là, comme les zélés de
MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs et afin que les
efforts individuels ou de groupe ne soient pas frus-
trés, chaque exemplaire est numéroté, en sorte
que la part de chance de chacun est absolument
sauvegardée.

Nous avons d'abord eu l'idée de créer des prix
de concours à ceux qui nous feraient parvenir le
plus grand nombre d'abonnés; mais nous avons
constaté l'injustice de ce mode pour les villages ou
les centres trop peu nombreux, qui seraient toujours
dans la minorité. Pour égaliser les chances, tous
sont mis sur le même pied de rivalité, et c'est le
sort qui décide entr'eux. Nous préférons la mul-
tiplicité des agents divisant leur travail et leurs
résultats à l'excellence d'un nombre limité de tra-
vailleurs.

ENTRE NOUS.



Si vous voulez avoir des nouvelles
de votre pays, lisez les jour-
naux étrangers.

La semaine dernière, le
World, de New-York, donnait
à ses lecteurs la dépêche sui-
vante:

"Québec, Ontario, janvier
18.—Partout, dans la cam-
pagne, les souffrances des
pauvres sont incroyables.

Nombre de personnes sont mortes de froid dans
leur lit, entre autres un homme de Lévis. Beau-
coup de cours d'eau sont gelés jusqu'au fond."

Cette nouvelle a dû cruellement impressionner
les Américains, et ce n'est pas encore cela qui
avancera la cause de l'annexion; mais à part ce
résultat qui me laisse aussi froid que la tempéra-
ture susdite, il y a dans cette dépêche quelques
inexactitudes qu'il est bon de relever.

Québec n'est pas situé dans la province d'Onta-
rio, c'est peut-être très malheureux pour les Onta-
riens, mais enfin la géographie le veut ainsi.

Personne, au Canada, ne sait que des personnes
soient mortes de froid dans leur lit et nous vou-
drions bien savoir où ce fait malheureux s'est pro-
duit. Ce doit être dans la province d'Ontario,
dont les habitants, pour la plupart, sont naturel-
lement si froids, même en été, qu'il suffit sans
doute d'un très léger abaissement de température
pour les geler tout à fait.

A Lévis, aucun homme n'est mort de froid.

Quant aux cours d'eau gelés jusqu'au fond, il
n'y a là rien d'extraordinaire, puisque, grâce à la
négligence des habitants, on ne les enveloppe pas
plus de fourrures qu'on ne songe à les chauffer,
mais le Saint-Laurent coule toujours sous la couche
de glace.

A part cela, la nouvelle pourrait être vraie.

* * On parle toujours du scandale de Panama,
les Français l'ont mis en chanson, car on rit des
choses les plus tristes dans ce gai pays du raisin,
mais il faut reconnaître que l'on y a plus de nerf
qu'ailleurs quand il s'agit de punir des coupables,
si haut placés qu'ils puissent être.

Voici un échantillon du genre de littérature fin
de siècle Panama.

Le Panama, sombre mystère !
Est comme une bande de terre
Qui barre le flot écumeux
Pour se donner de l'agrément.
Mais le malheur est que la bande
Est encore chez nous plus grande,
Et qu'il faudra bien du pétard
Pour la percer de part en part.
Panama-boum-D'l'haya ! (bis)
L'argent s'est éclipé
Siôt ratibois !
Panama-boum-D'l'haya ! (bis)
Pauvre bourgeois roulé !
Le Paotele a coulé.

Un petit complot monarchiste a été monté par
quelques têtes chaudes dans le but d'attaquer
l'honnêteté du président de la république, mais il
a avorté misérablement.

De plus osés, des goujats, ont voulu même at-
teindre Mme Carnot, mais elle était trop au-des-
sus d'eux, moralement, pour être souillée par la
boue que des gens aussi mal élevés que prétentieux
voulait lui lancer.

Ces choses sont de tous les pays et il faudrait
vraiment manquer de mémoire pour ne pas se sou-
venir qu'on a tenté quelque chose de ce genre dans
notre contrée, il n'y a pas très longtemps.

Personne n'aime que les femmes s'occupent de
politique, mais il est de très mauvais goût de les
y mêler malgré elles.

* * On a dit que toutes les classes de la société
et toutes les nuances politiques étaient représen-
tées dans ces scandales; monarchistes, républi-
cains, boulangistes, radicaux, catholiques, protes-
tants, juifs, nobles, roturiers, banquiers, journal-
listes, rentiers, militaires, ingénieurs, hommes
d'église, libre-penseurs et matérialistes, se ren-
contrent en effet sur le même terrain, sur un pied
d'égalité parfaite—cette égalité tant rêvée—pour
faire le mal, quand on ne la désire que comme un
moyen de faire des heureux.

Toutes les classes de la société! Est-ce bien
vrai? Non, puisque dans cette liste de *malfaisants*,
comme dit notre ami Foursin-Escande, nous ne
voyons figurer aucun nom de poète ou d'artiste.

Non, le poète et l'artiste, épris du beau, assoifés
d'idéal, ne sauraient comment s'y prendre pour
coopérer à une opération financière ayant pour
but de faire passer l'argent de la poche des autres
dans la leur.

Ils ne comprennent rien à ce genre de transpo-
sition, et c'est en partie à cette heureuse igno-
rance qu'ils doivent l'honnêteté qui les distingue.

* * Le Dr G. Villeneuve m'a montré, l'autre
jour, une ébauche, une étude de tête, exécutée par
un Canadien, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, de
Paris.

Une petite Marocaine, au teint chaud, aux
grands yeux noirs étonnés, assise, les bras pendant
sur les genoux, vous regardant bien en face, effarée

sans doute de voir cet Européen, ce roumi, si
blanc, dans son pays brûlé, et qui reproduit ses
traits en si peu de temps sur un morceau de toile.

En examinant cette étude, faite à la hâte, je
reconnus l'original: c'est la gamine ébouriffée que
vous rencontrez en Algérie, affolée sur la pierre,
près de la mosquée, avec ses mêmes yeux sombres
et pourtant remplis de flammes, nonchalante, mais
aux aguets, semblant toujours craindre un coup de
matraque, et qui reste là de longues heures, atten-
dant qu'un client de passage lui achète, pour un
sou, les pastèques ou les oranges qui sont là, à terre,
à ses pieds, mûrissant encore sous un ciel de feu.

C'est la même que vous rencontrez dans toutes
les villes de la côte barbaresque, c'est bien elle, et
me voilà aussitôt transporté par la pensée dans ce
pays que j'ai habité, et cette petite tête évoque en
moi mille souvenirs du temps déjà lointain où j'a-
vais autant de cheveux que d'illusions.

* * Dans un coin de cette toile, deux initiales
L. L., et au-dessous: *Tanger*.

C'est en effet à Tanger que cette étude a été
faite par l'artiste voyageur, M. Ludger Larose, et
je ne crois pas me tromper en disant que ce jeune
homme a de l'étoffe, et de la meilleure qualité.

Notre compatriote ayant eu le tort, commun à
bien d'autres, de naître sans revenus, demande au
travail les fonds que le hasard lui a refusés, et,
c'est avec l'argent que lui a rapporté une commande
reçue du Canada (*La Dispute du Saint Sacrement*,
excellente copie, d'après Raphaël, que vous pouvez
voir dans la chapelle de Notre-Dame du Sacré-
Cœur), qu'il a fait un joli voyage d'artiste en Es-
pagne, au Maroc et en Algérie.

D'autres auraient peut-être mangé joyeusement
cette petite bourse en compagnie de bons drilles et
de gais lurons—sans parler des ribaudes—lui, a
préféréd voir les pays du soleil, à son grand profit,
car il me semble qu'il a gardé des rayons sur sa
palette.

On me dit qu'il exécute en ce moment deux ta-
bleaux: *Moïse frappant le rocher* et *La Sybille an-
nonçant la venue du Christ à l'empereur Auguste*.

Quand il aura fini, il s'en ira, sans doute, encore
sur les chemins poudreux, cherchant à arracher à
la nature le secret de sa beauté, vivant de son pin-
ceau, libre comme l'oiseau qui chante dans la nue
et fier de son art qu'il cultive avec amour.

* * Henri IV disait qu'un honnête homme
devait savoir trois choses: un peu de religion pour
son salut, un peu de droit pour ses affaires, et un
peu de médecine pour sa santé.

Le premier avocat à qui j'ai parlé de cette ré-
flexion royale, m'a dit que le mot était spirituel,
qu'il était vrai en ce qui concerne la religion et la
médecine, mais tout à fait faux quant au droit.

Le docteur X... m'a fait un réponse du même
genre, en remplaçant le mot droit par celui de mé-
decine.

Comme c'était le soir, à l'heure où les prêtres
sont couchés, je n'ai pu en consulter aucun, pour
avoir son avis.

D'où je conclus que Henri IV avait raison.

* * Aux bonnes gens de ce pays qui répètent
tous les jours, avec un sentiment légèrement fran-
cophobe que les Français, en général, et les Pari-
siens en particulier, vivent dans un état de surex-
citation perpétuelle, je conseille de lire les lignes
suivantes qui sont parfaitement vraies:

"Dans une rue de Paris, mais très loin de
Paris, puisqu'elle est à cinq cents mètres au moins
du boulevard des Italiens, un camelot s'égosille
"Demandez le *Panache*! son curieux numéro!
cinq centimes!" Une bonne femme passe, puis un
homme, deux hommes. Aucun ne s'arrête pour
acheter le journal. Le camelot continue: "Séance
complète de la chambre! Graves révélations! cinq
centimes!" Un groupe de jeunes gens traverse
la rue. Aucun n'écoute ce gagne-petit du scan-
dale. Et, de sa voix jamais lasse, celui-ci clame:
"Démission probable de la commission! Le *Pan-
ache*! par Paul Lenglumé! cinq centimes!"
Personne ne traverse plus la rue, qui semble dor-

mir, toutes ses fenêtres closes. Mais le camelot continue sa route et son antienne. Et c'est curieux comme les querelles du parlement laissent, le soir, le grand peuple lassé du faubourg indifférent. Il n'y a que sur le boulevard que les crises s'ouvrent dès l'issue des séances qui les provoquent.

Jean Rival

COURRIER DE PARIS



Nous n'attendez pas, j'espère, chers lecteurs canadiens, que je vous parle du Panama ? Cette écœurante affaire tourne à l'état de scie, d'obsession, de cauchemar. Ouvrez un journal parisien, n'importe lequel, fût-il mondain ou littéraire, vous pouvez être sûrs d'y trouver au moins une allusion aux concussionnaires, aux trafics de votes, à la commission d'enquête, ou aux chèques du baron de Reinach. Les autres feuilles quotidiennes, les journaux d'informations sont bien pis encore. Là, il n'est question que de cela, sur deux ou trois pages au moins. Nous en avons jusque là, vous pouvez m'en croire !

Et le plus terrible, c'est que cette dégoûtante histoire de louches tripotages absorbe l'attention du pays, la vie de tous, à tel point qu'il ne se passe rien d'autre, que le pauvre chroniqueur n'a rien à se mettre sous la dent.

Que l'époque est mal choisie pour ces vilaines affaires ! Nous achevons l'année dans la boue, alors qu'on pourrait la terminer tout autrement, en cette paix sereine qui convient si bien à Noël.

Noël ! Pendant qu'ici les uns accusent, que les autres calomnient, que tous se dénoncent à qui mieux mieux, je songe, moi, que là-bas, en Alsace, les sapins s'illuminent dans toutes les demeures, même dans les plus humbles, et qu'autour, des voix fraîches entonnent le vieux chant : Paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes !

Et ne devrait-on pas, en ce jour, faire trêve à toutes les rancunes, à toutes les mesquines jalousies, ne songer qu'à célébrer dignement la plus belle fête de l'année ?

Que le vent de scepticisme qui souffle en notre siècle ait éteint bien des croyances, c'est indéniable. Faut-il pour cela supprimer Noël, n'y voir qu'un vain souvenir de vieilles légendes ? Non, même les incrédules, même les athées en peuvent faire une fête admirable, s'ils y voient un symbole de paix, de concorde, de charité, et aussi, d'espérance.

Il faut nous rendre cette justice que c'est nous, Alsaciens, qui apprenons au monde à bien célébrer Noël. Je ne sais si l'on connaît, en Canada, notre charmant usage du sapin traditionnel, mais voici qu'en Europe il se généralise de plus en plus, et qu'à Paris, les arbres de Noël deviennent légion.

Le plus important, le plus beau de tous, c'est celui qu'organise chaque année la colonie alsacienne-lorraine de Paris. Il a pour but de réunir une fois l'an les nombreux émigrés vosgiens qui ont quitté le pauvre pays perdu, et sont venus chercher un asile en France. Mais c'est avant tout une œuvre de charité, car on y distribue des secours à plus de 6,000 enfants pauvres. Chacun reçoit un livret de caisse d'épargne, ou un paquet de chauds vêtements, de la cretonne pour des chemises, quelques petites douceurs aussi : des oranges, des pains d'épices, des jouets.

D'année en année, le nombre des familles à secourir est plus grand, parce que d'année en année se font plus nombreux les Alsaciens qui viennent habiter Paris, et Dieu sait s'il y a des misères à soulager chez ces émigrés que l'annexion de leur province, l'augmentation des impôts, le régime de fer d'Allemagne a ruinés.

Ici, une petite parenthèse pour demander pardon à mes lecteurs de tant leur parler de l'Alsace.

Ils savent que c'est mon pays—Jules Saint-Elme le leur a dit, en me présentant à eux, avec de tels éloges que j'en rougis encore !—Et il m'a semblé qu'à l'occasion de Noël et des sapins, il m'était permis de penser un peu à là-bas.

D'ailleurs, c'est précisément cette fête de charité, entre compatriotes, organisée pour la première fois au lendemain de la terrible guerre de 1870, qui a répandu à Paris l'usage de l'arbre de Noël. Sans lui, aujourd'hui, point de beau réveillon.

Les personnages officiels, les premiers, ont donné le ton.

Mme Carnot, à l'Elysée, réunit autour du sapin des enfants pauvres des vingt arrondissements de Paris.

Mme Floquet, à la Chambre des députés, s'occupe des employés du Palais-Bourbon.

Et les écoles, les églises suivant le mouvement, font un arbre de Noël, avec distribution de vêtements et de jouets, pour la plus grande joie des petits et même des grands.

Je pourrais parler aussi—si je ne craignais d'avoir l'air de faire de la réclame—de l'immense sapin, de vingt-cinq mètres de haut, que les grands Magasins du Louvre garnissent, dans la halle centrale, d'une profusion de jouets. On y suspend, entre autres, des cages d'oiseaux chanteurs—des oiseaux mécaniques, bien entendu—de sorte que c'est, dans les branches sombres, un gazouillement très doux, du plus charmant effet. Et tout cela s'éclaire, le soir, à la lumière électrique.

Dans toutes les familles aussi, c'est maintenant au pied de l'arbre de Noël que l'on dépose les cadeaux, et la fête ainsi semble bien plus complète et plus solennelle.

Que ne fait-on pas, aujourd'hui, pour les petits ? Le luxe des jouets devient vraiment extraordinaire. On voit des bébés incassables, presque aussi grand que les fillettes qui les portent, accompagnés souvent d'un trousseau complet, avec du linge à rendre jalouse la plus élégante mondaine.

Pour les petits garçons, ce sont des chevaux de la taille d'un poney ; ce sont des charrettes anglaises, des voitures où l'on peut se mettre à deux ou trois.

Et tous ces jeux, de plus en plus plus perfectionnés !

Vous rappelez-vous le temps où l'on donnait aux enfants de petites boîtes à musique ? Elles rendaient un si gentil son argentin, un peu fêlé, et jouaient de ces petits airs naïfs qui nous ravissaient. Aujourd'hui, tout jeune gentleman qui se respecte a un grand orgue, un ariston, que sais-je ? Et pour les bals d'enfant, on n'a plus besoin d'un pianiste de bonne volonté. Le domestique est là pour moudre les danses à la mode.

S'amuse-t-on mieux qu'autrefois ? Je me permets d'en douter. J'ai même connu une fillette, gâtée entre toutes, qui délaissait ses magnifiques bébés jumeaux, avec leurs belles robes de satin, leur linge de dentelle et leurs manteaux de velours, et qui leur préférait une affreuse poupée, datant de l'enfance de sa mère. La figure en cire s'écaillait par places ; un bras manquait ; elle traînait la jambe, avait de vilaines hardes en loques. N'importe ! la petite n'avait d'yeux que pour elle, lui donnait la place d'honneur, la portait avec des câlineries, et le soir, pour ne point s'en séparer, la couchait dans son petit lit.

Quand j'y songe, je ne me moque plus des jouets de deux sous que vendent les camelots, ni des petites boutiques volantes qui, chaque année, s'édifient le long des boulevards, et où l'on trouve des objets naïfs, confectionnés, en des veilles laborieuses, par d'humbles ouvriers. Peut-être beaucoup de jeunes millionnaires de dix ans, déjà blasés, font-ils de ces jouets de kermesse leur idéal d'amusement et de plaisir.

Jean Rival

Paris, 1892.

Agissez envers les grands comme envers le feu ; n'en soyez ni trop près ni trop loin.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'Étudiant, mensuel en 1892, devient bi-mensuel, et s'appellera désormais *Le Bon Combat*. Son programme portera spécialement sur les questions actuelles. Nous souhaitons longue et heureuse vie à ce nouveau joûteur qui fera honneur à son nom, nous n'en doutons pas.

* *

La rédaction du *Paris-Province* nous prie de rappeler à nos lecteurs que son plébiscite : *Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?* prendra fin en février prochain. Nous en avons déjà parlé et nous sommes heureux de la mentionner encore une fois à l'attention de nos lecteurs et lectrices. Toujours nous sommes à leur disposition pour les réponses à expédier au jury français du *Paris-Province* ; si mieux ils n'aiment s'adresser directement à l'aimable directeur de cette excellente revue : M. Armand Bourgeois, à Pierry-Epernay (Marne), France.

L'Académie de Paris-Province, m'écrivit ce charmant confrère, serait si heureuse de posséder quelques membres agrégés, le *Paris-Province* quelques collaborateurs estimés, parmi les Français de sang, et de cœur surtout, de votre cher pays du Canada !

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Aux aimables auteurs de : "Les tribulations de René Jonas," "La bohème sessionnelle," "Impressions d'une lettre," "Histoire pour les imbéciles," "La manie du duel," "Les comètes," etc., etc. Nous souffrons du mal d'encombrement, plus que jamais. Faites-nous, s'il vous plaît, le plaisir de bien nous excuser du retard jusqu'à un de ces plus prochains numéros. Ce sera bien gentil à vous.

Régis Roy, Ottawa.—Eh ! mais oui, tout ça viendra en son temps. Nous avons de si nombreuses réclamations semblables à la vôtre, si vous saviez... Patience, et bon espoir. Admis, aussi, le dernier de vos envois et les conditions que vous y mettez. Entendu.

Gaston Damour, St-Hyacinthe.—Parfait : vous serez des nôtres. Vous me donnez des renseignements bien plus que je n'en attendais, et surtout que je n'en demandais. Merci quand même, car

Le trop en cela ne fut jamais perdu.

NOS SEIGNEURS IRELAND ET SATOLLI, L'ABBE MCGLYNN.

(Voir gravures)

Voici trois figures que mettent en pleine lumière les événements actuels, dans l'Eglise catholique aux Etats-Unis.

Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, est le même qui a soulevé, par ses expédients, de Faribault et Stillwater, pour mitiger l'exclusivisme des écoles confessionnelles, jusqu'ici prôné par la doctrine de Rome, la fameuse question scolaire qui agite à cette heure l'épiscopat catholique et toute la presse des Etats-Unis.

Mgr Satolli, archevêque de Lépante et savant théologien a été délégué par Léon XIII, sur l'instigation du prélat de Saint-Paul, pour instruire et régler sur place cette grave affaire. Ses négociations habiles n'ont pas réussi, c'est naturel, à satisfaire tout le monde ; et les tenants de l'un et l'autre parti en attendent l'issue définitive, appréhendant de savoir à quelles conclusions suprêmes elles vont aboutir. Il pourrait arriver que le pape lui-même dût y engager sa suprême autorité.

L'ancien recteur de l'église de Saint-Stephen, le révérend docteur McGlynn, avait délaissé la communion de Rome, depuis une dizaine d'années, refusant alors de faire acte de soumission sur certains points de doctrine. Le Délégué apostolique vient de l'absoudre et de l'admettre à nouveau dans le giron de l'Eglise mère. L'enfant prodigue s'est montré sensible à cette miséricorde, heureux de ce retour et saintement disposé. Dieu soit béni, qui reprend par la douceur ses justes droits !

J. St-E.



VERS LE BUT

SONNET

Puisque nous sommes tous condamnés à la mort,
Puisqu'un même destin nous mène vers la tombe,
Avant de m'en larmir, avant qu'à moi bras tombe,
Il faut, pour finir l'œuvre, être viril et fort.

Pas de plainte. A quoi bon importuner le sort ?
Il n'écoute jamais le lâche qui succombe.
Et si mon front est las, si ma tête retombe,
Haut le cœur, pour entrer plus fièrement au port !

Sur la terre où tes pas mesurent les années,
Sans laisser plus de trace, ô mortel orgueilleux,
Quis la mer infinie, aux flots capricieux,

Va, marche, souffre, espère. Au gré des destinées,
Sans désirer jamais, va tout droit ton chemin :
Il est, après la tombe, une aurore sans fin....

J. B. Chatrian.

Bruxelles (Belgique), 1892.

NOS ARTISTES

FRANTZ-HENRI JEHIN-PRUME

I



Le célèbre virtuose est né à Spa (Belgique), le 18 avril 1839, de M. Jules Jehin, artiste peintre en renommée, et de Mlle Petronille de Prumo. Il commença à l'âge de trois ans ses premières études, sous la direction de Nicolas Servais, et entra, après deux ans de travail, dans la classe de son oncle, François

Prume, appelé, par les journaux du temps, l'immortel auteur de la *Mélancolie*.

Le petit Frantz, plein d'ardeur, doué d'un talent extraordinaire, obtenait par acclamation, à l'âge de six ans, le premier prix de solfège, et, à cette occasion, donnait, à Spa, son premier concert, auquel assista Spontini et l'illustre Meyerbeer, qui l'accompagna dans une de ses fantaisies sur son opéra, *l'Africaine*. Ce fut son premier triomphe, et, le lendemain, dans tout Spa, on ne parlait que du merveilleux enfant.

En 1849—il avait alors dix ans—il entra au Conservatoire de Liège et obtint, après quelques mois d'étude, le premier prix de violon. Mais il eut, dans le même temps, la douleur de perdre son oncle, François Prume, son meilleur soutien. Celui-ci avait depuis longtemps deviné le talent réel du petit Frantz, et il n'avait cessé de l'encourager, lui promettant un avenir brillant.

Le jeune virtuose fut resté dans l'embarras, à la mort de son oncle, si le comte de Cornilissen ne l'eût pris sous sa protection. Il le fit entrer au Conservatoire de Bruxelles, dans la classe de violon du célèbre Léonard. Le jeune Frantz y obtint, comme à Liège, le premier prix de violon.

Il atteignait sa douzième année, et sa renommée de virtuose commençait à s'étendre au loin ; dans toutes les villes, on manifestait le désir d'entendre cet enfant remarquable. C'est alors qu'il fit une tournée de concerts, d'abord en Belgique, puis en Hollande. Inutile de dire les acclamations méritées qu'il souleva sur son passage.

Cependant, plus désireux encore de connaissances que d'applaudissements, le jeune artiste revint bientôt à Bruxelles, où, pendant deux ans, loin du public, il fit, sous la direction du savant Fétis, une étude approfondie de l'harmonie et de l'orchestration.

C'est à l'âge de seize ans que Prume entreprit sa

première grande tournée d'Europe et donna, dans toutes les capitales, les preuves de son merveilleux talent. Il débuta en Allemagne, où la musique était alors dans tout son développement. Ce pays, qui a produit tant de grands musiciens, que souvent malheureusement il n'a pas su apprécier de leur vivant—à, au contraire, toujours applaudi ceux de l'étranger. Presque tous les grands maîtres italiens ont été chercher leur gloire en Allemagne. De Berlin, Prume passa à Varsovie, où il eut un succès immense. Trois mois il y resta, jouant chaque soir, et chaque soir le théâtre était toujours comble. Le violoncelliste Hermann, alors dans toute sa renommée, l'accompagna, au début de cette tournée.

Il partit ensuite pour Saint-Petersbourg, où il joua plusieurs fois devant l'empereur Alexandre II, en compagnie de Rubinstein, de Mme Isipuff, pianiste célèbre, et de Litchititsky. Il y resta trois ans, et reçut le titre de violoniste de Sa Majesté l'empereur de Russie, titre qu'il n'a jamais porté. Il fit ensuite sa tournée de Russie, accompagné du pianiste A. de Konsky et du violoncelliste de Montigny.

Dans l'année 1858, il parcourut la Suède, la Norvège et passa au Danemark. L'année suivante, il traversa l'Allemagne une seconde fois, toujours avec le même succès, et, revenu en Belgique, il y reçut le titre—qu'il est aujourd'hui seul à porter—de violoniste de Sa Majesté le roi des Belges.

En 1860, il fit un second voyage en Hollande et de là descendit en France pour la première fois. On l'appela depuis longtemps à Paris, et on le reçut comme on y reçoit toujours les grands artistes. Il s'embarqua, quelques mois après, avec le corps de troupes belges qui allait secourir Maximilien, au Mexique. L'empereur lui décerna de sa propre main, la croix de N.-D. de la Guadeloupe.

Après la retraite des troupes françaises et belges, Prume se dirigea vers la Havane, remonta aux Etats-Unis, et enfin au Canada, où il épousa, en 1864, Mlle del Vecchio. Madame Prume est, avec Albany, la seule Canadienne qui se soit illustrée dans l'art musical. Elle eut un succès prodigieux dans *Jeanne d'Arc*. Le journal *Le Monde* faisait, il y a deux ans, entre Mme Prume et Sarah Bernhardt, un parallèle qui ne fut pas tout à l'avantage de cette dernière. Mme Prume mourut ici, à Montréal, en 1881.

Quelques mois après son mariage, le virtuose belge fut engagé par Stracoch, impresario bien connu, et fit, accompagné de sa femme, du pianiste Théodore Ritter et de la Patti, une grande tournée aux Etats-Unis et à la Havane. Il remonta aux Etats-Unis l'année suivante et y donna seul, avec sa femme, un grand nombre de concerts. Puis il retourna en Europe, où, pendant trois ans, il voyagea de ville en ville comme de succès en succès.

Il revint au Canada en 1874, et y monta, de concert avec notre célèbre pianiste, mort il y a un an à peine, M. Calixa Lavallée, le drame lyrique de *Jeanne d'Arc*. Nous n'avons qu'à feuilleter les journaux du temps pour y voir le succès immense qu'eut cette œuvre : on n'avait encore entendu rien de si beau en Canada. Mme Prume s'était surpassée dans son rôle de *Jeanne d'Arc*.

En 1876, le grand virtuose retourna en Europe, et y fit plusieurs grandes tournées de concerts. La France, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie l'applaudirent tour à tour avec enthousiasme. Revenu au Canada, en 1881, il eut la douleur d'y perdre son épouse.

M. Prume s'est établi comme professeur et a fait de Montréal son séjour de prédilection. Dernièrement il a jeté les bases d'une association musicale qui est destinée à produire de grands fruits ; car, il faut l'avouer, nous sommes bien arriérés en fait de musique et notre goût laisse beaucoup à désirer. L'instrument que préfère Labiche, le fameux auteur dramatique, c'est dit-on, le tambour ; hélas ! je crois qu'il en est un peu de même en notre pays ; et si ce n'est pas tout à fait le tambour que l'on affectionne, je puis dire que c'est le tapage. Eh ! bien, les œuvres immortelles des grands maîtres allemands et français, ces riches sonates, ces menusets délicats ces quartetti délicieux que nous offre l'*Association Artistique*, auront

pour effet d'épurer le goût et de faire connaître aux amateurs les génies de l'art.

II

Jusqu'ici, je me suis contenté de raconter, le plus exactement possible, la belle carrière qu'a parcourue l'éminent artiste et les succès qu'il a remportés sur son chemin. Je n'ai rien dit, ou presque rien, de son beau talent qui a captivé tant d'âmes et fait verser tant de larmes. Il faut l'avoir entendu, cet artiste, pour apprécier à son juste degré, ce qu'il met d'âme et d'entrain dans son jeu et la manière dont il fait parler son violon.

Aussi, pour qu'on ne m'accuse pas d'un faux enthousiasme, qu'on me permette de citer quelques passages tirés de l'album même de M. Prume :

" St-Petersbourg, 2 avril 1857.

" Ce soir M. Jehin-Prume, violoniste belge d'un merveilleux talent, donnera son concert dans l'Hôtel Bernadsky. J'ai entendu Prume ; jamais archet n'a tiré des sons plus émus, plus vivants, plus suaves que l'archet du jeune virtuose belge, car M. J. Prume n'a que dix-huit ans et sa réputation est déjà établie à St-Petersbourg."

" Copenhague, 27 mai 1859.

" M. Jehin-Prume est un artiste complet : beau son, jeu élégant, correct et large, grand mécanisme, une sûreté d'intonation extraordinaire, telles sont les qualités qui le distinguent. Dans un morceau de sa composition, il a complètement transporté le nombreux public qui était venu pour l'entendre ; l'enthousiasme a été tel, qu'il a été rappelé deux fois de suite, chose très rare parmi nous."

Un journal de Liège écrivait, en 1859 :

" Ce jeune homme a réalisé d'étonnants progrès. D'enfant prodige, il est devenu éminent artiste. Cette transformation toujours si chanceuse et si rare, s'est accomplie pendant un long voyage entrepris par l'artiste en Russie et dans le Nord de l'Europe, son jeu est maintenant celui d'un maître. M. Prume joint l'ampleur à la délicatesse, la suavité à l'énergie et il occupera bientôt une place distinguée dans la glorieuse phalange des violonistes belges. Il nous a fait apprécier son talent sous ses faces les plus diverses. Il a joué une foule de morceaux de caractère différent. Mais c'est surtout dans le beau concerto de Mendelshon qu'il s'est élevé à une grande hauteur."

III

Je m'arrête ici, ne voulant pas abuser de la bonté des lecteurs et convaincu que je n'ai pas à faire, auprès d'eux, la renommée du grand artiste que tous connaissent depuis longtemps. Je suis son élève, il m'a prodigué ses bontés ; puisse-t-il voir en ces quelques lignes un faible écho de ma reconnaissance et une occasion que je prends pour le remercier de tout mon cœur.

Je termine par cet acrostiche que lui adressait, en 1865, M. E. Blain de St-Aubin, traducteur français de l'Assemblée Législative :

Ce crois au génie. Est-ce un rêve,
Et ce une erreur, un préjugé ?
Hier j'applaudissais sans trêve,
Ignorant, j'aurai mal jugé !
Non, non ! car le cœur et l'oreille
Pour m'émuvoir étaient d'accord,
Riches tons, vigueur sans pareille
Nis dans un sublime effort
Me transportaient, quelle merveille !
Et combien je voudrais pouvoir l'entendre encor.

Rien n'est facile à faire, dans ce monde, surtout l'utile.—F. de LESSEPS.

Les sages vivent en comptant surtout sur la mort ; les fous meurent en comptant toujours sur la vie.—E. THIBAUDIÈRE.



Du cœur aux cœurs. Un volume de poésies par Frédéric Lévy, rédacteur à l'*Echos d'Alsace*, France, et correspondant du MONDE ILLUSTRÉ.



Il y a déjà beau temps que je mentionne, aussi souvent que le permet l'occasion et aussi amicalement que me l'inspire ma vive sympathie, ce doux recueil que l'amabilité de mon lointain confrère et ami m'a fait tenir, depuis quelques mois déjà.

Cependant, je sais bien que je n'en ai pas dit, que je n'en pourrai pas dire tout le bon qu'il mérite. Ces quelques notes, jetées en hâte, comme une pierre blanche sur la route de

ma modeste carrière de publiciste, pour rappeler les heures enchantées que m'a procurées la lecture de ces confidences, tendres et vraies, *Du cœur aux cœurs*, ces notes sont loin de suffire à rendre mon véritable sentiment.

Poète amateur, M. Lévy n'en a pas moins, assez souvent, de superbes coups d'ailes, et l'on a bien jugé quand l'on a dit de ses poésies intimes "qu'elles se soutiennent par des qualités d'élégance et de charme, par une facture délicate et un sentiment très fin de la grâce, la mièvrerie de La Fare et Chaulieu, avec la note mélancolique de Musset."

Empêché de dire aussi longuement que je l'eus aimé les diverses qualités, toutes relevées et toutes aimables, de celui qui si bien a su réussir à communiquer ses effluves sympathiques *Du cœur aux cœurs* de tous ses lecteurs, je me bornerai à rappeler le sonnet délicat de M. Lévy, que je citais naguère, ici même, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, et que j'ai revu avec bonheur dans son recueil, sous ce titre, gracieux comme la pièce : *l'Attendu*. Toutes les jeunes mamans en ont rêvé, et les littérateurs ont envié presque au poète alsacien ses fraîches et enivrantes rimes.

Mais la qualité, la vertu disons plutôt, dont brille entre toutes la poésie de M. Lévy c'est la sympathie, je le répète. Le poète de *Du cœur aux cœurs* est un doux et un sympathique : et je n'en veux point donner d'autre preuve que ce quatrain affectueux, où il me fait l'honneur et le plaisir, à moi lointain confrère et personnellement inconnu pour lui, de m'offrir un exemplaire de son ouvrage :

Sur cette page blanche où je mets mon hommage,
Je voudrais mettre aussi, chimérique désir,
Avec ceux de mon cœur les yeux de mon visage,
Ami, pour mieux vous voir et pour mieux vous chérir.

Voilà M. Lévy sous son véritable jour ; et c'est assez pour le poser comme une bonne et franche figure devant laquelle il fait plaisir de saluer bien bas.

* *

Vous ai-je parlé jamais des *Arlequinades*, un volume de poésies, par M. Rémy Saint-Maurice, à Paris ? Pas qu'il me souvienne. C'est une grave négligence de ma part ; car la gracieuseté de l'offrande de ce joli livre, à moi faite par l'auteur, m'avait si aimablement impressionné, tout d'abord, et m'avait valu, ensuite, de si franches jouissances intellectuelles, que je me croyais tenu en conscience de communiquer ma satisfaction à tous mes lecteurs. Mais je m'absous en songeant que je suis surtout coupable, en cela, d'un excès de bonne volonté ; j'eusse voulu prendre le temps d'étudier par le menu les *Arlequinades* pour faire bien ressortir tout leur mérite, particulièrement celui de leur joyeuse originalité.

Ah ! le franc rire de bon aloi, celui qui ne nous quitte presque pas en lisant toutes ces délicates et spirituelles choses, dont M. Saint-Maurice a fait un volume que je suis bien fier de recommander vivement à tous ceux qui savent goûter le véritable

esprit gaulois. Et, à part l'esprit partout, il y a du cœur aussi, et du meilleur, dans le grand nombre de ces morceaux ; dans tous, de la poésie aisée, coulant de source.

Félix Saint-Eusebe

M. LOUIS TESSON

L'*Ecrin Littéraire*, de Montréal, a publié, ces jours derniers, le commencement d'une étude sur l'enseignement des langues vivantes, et spécialement du français, par M. Louis Tesson, et en donnera bientôt la suite dans ses numéros subséquents. Ce que nous connaissons déjà de cette étude nous a paru fort intéressant ; il ouvre des aperçus nouveaux sur une question tant de fois discutée, mais qui est loin encore d'avoir dit son dernier mot.

M. Louis Tesson est bien connu de nos lecteurs ; mais jusqu'ici il ne s'est guère révélé au public français que par ses contributions à notre presse littéraire. Il lui a donné, on le sait, des poésies, des sonnets surtout, des articles de fantaisie pleins de verve et d'entrain, des études de mœurs américaines prises sur le vif, bon nombre de nouvelles, trois romans de longue haleine, dont l'un, *Un amour sous les frimas*, a paru dans nos colonnes. Une de ses nouvelles, *Céleste*, étude de mœurs acadiennes, va paraître prochainement.

Toute cette œuvre, faite d'un seul jet, pour la presse, et rapide sans doute, n'a eu d'autres prétentions que d'occuper utilement et agréablement les loisirs d'un professeur de français, et d'amuser et d'instruire les lecteurs de nos journaux. Cependant, elle serait, croyons-nous, favorablement accueillie du public, si elle se présentait à lui en brochures.

Mais M. Louis Tesson paraît se tourner aujourd'hui d'un autre côté. A ses amis et collaborateurs de la presse, aux lecteurs qu'il a longtemps amusés de ses articles fantaisistes, il se présente aujourd'hui comme professeur de français, armé d'une méthode nouvelle d'enseignement, fruit d'une pratique de plusieurs années dans une des écoles de langues les plus populaires de ce continent, et fort de ses expériences personnelles. Cette méthode nous paraît fort simple, naturelle et conforme à l'esprit pratique de notre époque. Seuls les hommes compétents en la matière peuvent se prononcer.

Nous leur laissons donc ce soin, et nous nous bornons à attirer leur attention sur ce sujet. Nous ajoutons que M. Louis Tesson ne se contente pas de publier ses idées, sa méthode sur l'enseignement du français et de les offrir ainsi à la critique ; comme on le verra par son annonce, insérée plus loin dans ce journal, il a résolu de les mettre lui-même en pratique, en enseignant pour son compte personnel, afin d'avoir toute la latitude désirable à cet égard. On peut s'adresser à lui ou à M. Durkee, 2269, rue Sainte-Catherine.

Malgré tout, nous avons le plaisir d'annoncer que M. Louis Tesson ne nous abandonne pas. Nous nous sommes encore assuré sa collaboration pour une série d'articles qui, comme leurs devanciers, ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

PETIT RECUEIL DE PRATIQUES UTILES

- Le camphre brûlé chasse les maringouins.
- Le café grillé est un des plus puissants désinfectants.
- Le lard se dessale en le faisant bouillir avec une pomme de terre épéchée.
- On purifie l'eau des réservoirs en y plongeant un sac contenant du charbon de bois concassé.
- On aide beaucoup le blanchiment du linge en ajoutant une cuiller à thé de térébenthine dans l'eau de lavage et en faisant bouillir.

—Les taches causées sur les cuillers par les œufs s'enlèvent en frottant avec du sel.

—N'essayez jamais d'éteindre le feu avec de l'eau, mais étouffez-le avec des couvertes.

—Pour empêcher l'empois ou colle de farine de sûrir, on y ajoute un peu de sulfate de cuivre ou couperose bleue.

—Un bon remède contre la rage de dents, c'est d'appliquer au cou et sur la joue une flanelle bien chaude.

—On enlève les taches de fruit et de rouille en plongeant le linge dans une dissolution faible d'acide oxalique.

—L'eau dure est préférable à l'eau douce pour le thé, parce qu'elle dissout moins le tannin contenu dans les feuilles.

—La plus grande partie des principes utiles contenus dans le thé est enlevé par l'eau après quelques minutes d'infusion.

—Le meilleur agent à employer pour nettoyer les tuyaux de renvoi d'eau, et autres semblables, c'est la couperose dissoute qu'on fait agir graduellement.

—Pour empêcher les cheminées de refouler, on allume une poignée de papier ou de copeaux, sur le bois ou le charbon, afin d'établir le courant d'air dans les cheminées.

—Si l'on veut nettoyer les objets d'ornement en plâtre de Paris, on les recouvre d'une bonne couche d'empois délayé dans l'eau. On laisse bien sécher et on enlève l'empois avec une brosse souple.

Si l'on veut rafraîchir un vieux lit de plumes, on l'étend sur l'herbe pendant une bonne averse pour qu'il soit bien pénétré ; on le bat ensuite avec des baguettes légères.

—Un appartement trop rempli de meubles et d'objets d'ornements, quelque riches qu'ils soient, produit un sentiment de lassitude, d'appesantissement chez ceux qui s'y tiennent, et ressemble plutôt à une boutique ou à un musée qu'à un lieu de repos.

Not. Cassin.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Napoléon Galarnau (\$5.00), 205, rue Poupart ; Joseph Asselin, 169, rue Plexis ; John A. Jordan, 24, rue Notre-Dame de Lourdes ; Delle L. Leblanc \$3.00, 437, rue Laval ; Alexandre Gagnon, 220, rue Aqueduc ; Octave Mercier, 110, rue Fortier ; O. P. Pin, 234, rue Docteur ; Ernest Brunel, 165, rue Wolfe ; J. A. A. Drouin, 113, rue St-Laurent ; Delie Boogie, 37a, rue Richmond ; Dame Wilbaud Filote, 51, rue S-Martin ; J. Desmarais, 200, rue Wolfe ; Dame Clément Hubert 44a, rue Drolet ; P. H. Beaupré, 5, rue St-Agathe ; R. Racicot, 309, rue St-Denis ; Ferdinand Fugère, 1270, rue Ste-Catherine ; C. A. Boucher, 581, rue Lagachetière ; Dame Urgel Chapleau, 272, rue Champlain ; Célestin Vial, 363, rue Fullum.

Québec.—N. Leclerc, 356, rue St-Soséph, St-Roch ; Philippe Leblanc 46, rue Octavie ; P. Gauvreau, rue d'Aguilton ; A. Le endre (chez Z. Paquet) ; A. Tangway, 225, rue St-Paul, Basse Ville ; Onésime Goulet, rue de la Reine, St-Koch ; Réal Pampalon (2 00), 38, Côte Ste-Geneviève.

Saint-Morency, Québec.—Isaïe Tessier.

Sherbrooke.—M. Robitaille.

St-Henri de Montréal.—Dame Moïse Degeon, 100, rue Harrison ; Dame Lauria, 386, rue Delis.

Ste-Croix d'Épône.—R. Ch Thibaudau, 127, rue Duvernay.

Maskinongé.—J. I. M. Marchand.

Mattawa, Ont.—B. Charron.

St-Basile, Mani'oba.—Ed. Jobin.

Worcester, Mass.—Edmond Pruneau, 195, rue Grafton.

Lawrence, Mass.—Félix Poisson.

Le mérite de la Sarsepareille de Hood est démontré par les nombreuses cures qu'elle accomplit. C'est le vrai médicament qu'il vous faut.



LE RÉV. ED. MCGLYNN, D.D.
Ancien recteur de l'église St-Stephen, à New-York



MGR SATOLLI
Délégué apostolique aux Etats-Unis



MGR IRELAND
Archevêque de Saint-Paul



EXERCICE DU PATIN DANS L'ARMÉE ALLEMANDE—MANŒUVRE D'UN PEIOTON DE HESSEIS



L'AME DU LOGIS

A Édouard Pailleron

*L'aïeule, en son fauteuil assise
Pres de lâtre aux rouges clartés
Suvant sa pensée indécise,
Vient de s'endormir. Écoutez...*

*Sur ses genoux, le chat couronné,
Enroulé paresseusement,
L'horloge, au tic-tac monotone,
Mesure le temps lentement.*

*Le bois, en brûlant, siffle ou chante,
— Les choses ont aussi leur voix : —
Quelque étincelle peu méchante
Du foyer s'envole parfois...*

*N'étaient ces bruits, n'était la flamme
On croirait morte la maison.
Si peu de place, hélas ! tient l'âme
Sur qui s'est fermé l'horizon !*

*Mais soudain l'aïeule s'éveille...
Le chat dort, le feu s'est éteint.
Il n'importe... Tout s'ensoleille ;
La vie, avec l'âme, revient.*

ROBERT HYENNE.



A MA MERE

Surge, amica mea, et veni.

Depuis que j'ai perdu celle dont la tendresse
A ma première la me a souri doucement,
Depuis que j'ai perdu celle dont la caresse
Aux boucles de mon front se jouait si gaïment,
Combin de fois, là-bas, vers le vieux cimetièr,
Sur sa tombe bénié, heureux de revenir,
Mon esprit est allé lui porter ma prière
Sur les ailes du souvenir.

O mère, j't'aimais, comme on aime à cet âge
Où l'âme affectueuse, à la voix de l'amour,
Pure et blanche colombe, humble oiseau de passage,
S'ouvre tout librement, sans craint et sans détour ;
Je t'aimais, comme on aime une pieuse mère
Dont la main ne sait rien que guérir et bénié :
Va vite, ô mon esprit, lui porter ma prière
Sur les ailes du souvenir.

Reviens comme autrefois, reviens, ô ma chère ombre
Marcher à mes côtés et diriger me pas ;
Là-bas, à l'horizon, le ciel devient plus sombre,
J'aurai besoin de toi pour ne m'égayer pas.
De ma jeunesse, oh ! sois, sois l'ange tutélaire,
Et contre l'ennemi sache me prémuier.
Va vite, ô mon esprit, lui porter ma prière
Sur les ailes du souvenir.

Oh ! oui, je te revois, et ton regard limpide
Ainsi qu'un chaud rayon vient raviver mon cœur,
Le signe de ta main à mon âme timide
A montré le sentier qui conduit au bonheur.
Je suivrai cette route où tu marches à guère
Pour que l'amour enfin nous puisse réunir.
Mon esprit, va le encore lui porter ma prière
Sur les ailes du souvenir.

EDMOND B.

UNE FANTASIA A BLIDA



Nous venions de déjeuner. Pour nous désennuyer pendant le repas de midi, ce jour-là, au lieu de faire notre sieste habituelle à l'ombre des grands arbres, sur un tas d'herbe fanée, mes camarades et moi, nous allâmes visiter le vieux père Landrin, un charbonnier, bossu, qui avait établi sa cabane sur la lisière d'un grand bois, tout près de notre chantier.

Quoi qu'il fût peu sociable, "l'ancien," comme on l'appelait dans le pays, nous reçut jovialement, à notre grande surprise. Après avoir bu et trinqué plusieurs fois, nous le priâmes de nous raconter une de ces vieilles histoires arrangées à sa façon, qu'il savait si bien dire. Se recueillant un instant :

— Enfants, répondit-il, je veux bien !

Ayant préalablement passé, par un mouvement instinctif, ses doigts noircis de charbon dans son épaisse tignasse, il commença ainsi :

" Nous étions en plein mois de juillet, campés à Blida, au pied de l'Atlas Tellien, devant l'immense plaine de la Mitidja, en 1874. Ce jour-là, c'était fête chez les Arabes ; une grande fantasia devait terminer leurs réjouissances. Il faut avoir séjourné quelque temps en Afrique, pour me comprendre, pour saisir les nuances de ces amusements très recherchés et très suivis par les Barbaresques, et pour reconnaître l'habileté, la ruse et l'adresse déployées par les cavaliers maures.

" Levés de bon matin, avec l'autorisation de nos chefs, nous fîmes près de trois lieues pour assister au tournoi. Le temps était superbe, mais horriblement chaud : le thermomètre indiquait 45 degrés à l'ombre. Après deux heures de marche, nous fîmes rendus, et il était temps, car nous commençons à tirer la langue ; nous étouffions sous l'ardeur de la canicule.

" Au pied d'un immense bouquet d'arbres, se

déployait une masse confuse. Un millier de cavaliers, ceux qui devaient exécuter la fantasia, étaient accroupis ou se tenaient debout auprès de leur monture. Habillés de riches cafetans multicolores, le burnous flottant sur les épaules, la tête couverte d'un turban ou d'un fez orné de passementeries orientales, bizarrement enchevêtrées, une énorme chibouque aux lèvres, le yatagan suspendu à la ceinture et la longue carabine en bandoulière, ils attendaient impatiemment le signal du cheik.

" Pendant ce temps, dans leur langue harmonieuse et sonore, que nous comprenions mal, ils se targuent de lancer des lazzis contre nous, les gïaours, les chiens de chrétiens, comme ils nous appellent.

" Il est deux heures. Un nuage de poussière se soulève à cinq cents mètres de nous. C'est Mohammed-el-Hadj, le puissant caïd de Mouzaïville, le chef de la fantasia, qui, arrive avec sa tribu, au son des tambourins, des fifres, des cymbales, musique bruyante, très désagréable.

" Aussitôt, comme mus par un ressort électrique, tous les Musulmans montent prestement sur leurs petits chevaux qui hennissent en se cabrant et viennent se ranger gracieusement sur le passage de leur chef.

" Après l'exécution d'un moment préparatoire, le signal tant attendu est donné. Aussitôt une fusillade bien nourrie éclate à dix pas de nous. Au cri de Allah ! poussé à la fois par mille poitrines vigoureuses, tout le monde s'élançe dans le tourbillon. L'odeur de la poudre les enivre et semble les attirer dans ce quadrille satanique, dans cette sarabande désordonnée. Au bruit des trompettes et des tambours, au tapage infernal des coups de fusil, à la sensation produite par l'émanation du salpêtre, à peine si l'on distingue les petits chevaux qui courent, sautent, bondissent, galoppent, hennissent, se cabrent, caracolent à droite ou à gauche, ou s'arrêtent court, dans cette danse macabre, au commandement de celui qui les monte. C'est un désordre épouvantable, ce sont des jurons, des cris sauvages qui n'arrivent pas jusqu'à nous et dans ce vacarme de démons, dans ce va-et-vient impétueux, dans cette charge furieuse d'homme contre homme, de cheval contre cheval, où la fumée et la poussière vous aveuglent, où le fer rencontre le fer, où les armes sont lancées au-dessus de la tête pour être ressaisies adroitement vingt pas plus loin, où la poudre parle continuellement, personne ne tombe, aucun n'est blessé.

" Quelle adresse, quelle agilité déployée par tous ces individus ! Qu'ils sont fiers de faire pirouetter leurs chevaux avec prestesse et de vous ajuster avec leur fusil comme dans un vrai combat ! C'est grandiose, c'est sublime, c'est très beau et cela vous entraîne !

" Au bout d'une heure ou deux tout est fini. Chacun se retire en bon ordre et vous rentrez fatigué peut-être, mais très heureux d'avoir assisté à une fantasia."

Satisfaits du récit de l'Ancien, nous trinquâmes de nouveau et après l'avoir remercié et salué, tout le monde reprit son travail.

J. Martin.

Armissan (France), 1893.

CHACUN SON TOUR

A PROPOS DU CONGRÈS DES FEMMES

Madame rentrant, essouffée.—Que tu es gentil de m'avoir permis d'assister au congrès des femmes ; nous avons été sublimes ; j'ai flétri l'esclavage où nos sœurs sont tenues, je les ai décidées à voter que désormais . . .

Monsieur.—Pas de mensonges ! je ne veux pas être pris pour un sot. Osez me soutenir en face que vous en revenez, du congrès ! Vous rentrez à deux heures du matin, et vous vous figurez que j'ajouterais foi à vos histoires ?

Madame.—Mon ami, la séance s'est un peu prolongée, parce que . . .

Monsieur, l'interrompant.—Je la connais, celle-là ! je te l'ai souvent faite. Oui, vingt fois, quand je revenais tard, je t'ai dit : "—La partie s'est prolongée au cercle " ; ou bien : "—Ma réunion électorale a duré plus longtemps que je ne prévoyais . . ." As-tu eu confiance quand je t'ai affirmé ces choses ? Pas du tout ; régulièrement, tu m'as accueilli avec une scène. Ne t'étonne donc pas si je joue ton rôle, maintenant que tu t'es emparée du mien.

Madame.—Je te le jure que . . .

Monsieur.—Le coup du serment ? Connu aussi ! Comment le recevais-tu quand je le risquais ? Ironiquement, tu ricanais, et tu continuais à m'accabler de sarcasmes amers, de doutes injurieux ; ne t'étonne donc pas que je continue, sans prêter la moindre attention à tes dires.

Madame.—Puisque je puis te prouver que . . .

Monsieur.—Quoi ? Tu vas prétendre que tu as oublié l'heure, que tu ne pouvais pas partir la première, que des camarades t'ont retenue ? Mes excuses ordinaires, parbleu ! Quand on s'amuse, il est facile d'oublier le pauvre être qui gémit au près du foyer solitaire, et qui compte les heures en allant son enfant !

Madame, effrayée.—Tu dis ?

Monsieur.—Ne fais pas attention, c'est une de tes anciennes phrases qui me reviennent en foule dans ce renversement de nos situations ! Oui, celles que j'ai dû entendre depuis dix ans que nous sommes mariés, me sortent de la bouche ; tu les entendras à ton tour.

Madame.—Ah ! non, alors !

Monsieur.—Pourquoi non ? M'as-tu épargné chaque fois que je rentrais en retard ? M'as-tu cru ? Il serait trop beau, vraiment, d'avoir les bénéfices de ma situation d'autrefois et de ne pas me permettre ce que j'ai supporté comme mari. A moi les attentions au coin du feu, les rêveries ennuyeuses pendant que tu fumeras au dehors des cigarettes et que tu revendiqueras les libertés contre mon sexe ; mais, en revanche, à moi les récriminations, les injures, les coups . . .

Madame.—Oh ! les coups ? Jamais je ne me suis permis de . . .

Monsieur.—Si, il y a deux ans, après un banquet d'anciens élèves, j'ai été griffé : je te grifferai ; tu veux l'égalité, tu l'auras. Me supposes-tu assez naïf pour renoncer au plaisir de m'offrir ces gentils mouvements d'humeur que j'ai supportés si longtemps ?

Madame.—Je ne vois pas de raison pour que tu ne les supportes pas encore, puisque . . .

Monsieur.—Je t'arrête là. Je les supportais comme une compensation à mes avantages de tyrans, je sentais que ça te soulageait de me secouer, et je courbais le dos sous l'orage, parce que j'avais conscience d'être débiteur ; aujourd'hui, nous ne nous devons plus rien, ma bonne ; finis les égards. Ah ! tu m'as laissé poser trois heures, ce soir !

Madame.—Je ne croyais pas que tu t'ennuierais autant sans moi, tu aurais bien pu t'occuper à quelque chose, lire . . .

Monsieur.—Est-ce que tu lisais en m'attendant ? Est-ce que tu t'occupais ? Non, rageusement, tu parcourais le salon ; un jour même, tu as cassé une potiche, tiens, comme ça. (*Il en casse une.*)

Madame, indignée.—Oh !

Monsieur.—Ou bien, tu me guettais à la fenêtre, et dès que j'ouvrais la porte, j'apercevais ton visage sévère, rébarbatif ; j'entassais explication sur explication, excuses sur excuses, je me faisais petit parce que j'avais des remords ; toi, l'esclave implacable, tu égrenais le chapelet des reproches et tu t'amusaes à m'empêcher de dormir en m'énumérant tes désillusions sur le mariage. Et ta jalouse que j'oubliais ? M'as-tu assez ennuyé avec tes soupçons ? Tu as été jusqu'à fouiller dans les poches de ton seigneur et maître. Allons, vide les tiennes, vite !

Madame.—Jamais ! c'est de l'enfantillage, de la folie !

Monsieur.—Tu refuses ? J'ai bien cédé à cette lubie. Vous n'avez pas été au congrès parler de vos droits, madame, c'est faux ; je sens que tu me trompes ? Tu m'as trahi, malheureuse ? Ne souris pas dédaigneusement ou je vais avoir ma crise de nerfs !

Madame.—Ta crise de nerfs, toi, un homme ?

Monsieur.—Il n'y a plus d'homme ici, ma chère ; ni homme, ni femme, tous égaux. La crise argument excellent, t'en es-tu servie lorsque tu voyais que j'allais me fâcher ! Et moi, bête, je me radoucisais tout de suite, je te câlinais, je te promettais un bijou afin de hâter le réconciliation.... Tiens, au fait, je veux un bijou.

Madame, ahurie.—Tu dis ?

Monsieur.—J'en envie d'une épingle de cravate en brillants ; tu as des économies, paye m'en une, ou je me roule par terre.

Madame.—Alors, mes bêtises de femme, mes faiblesses, tu vas les prendre ?

Monsieur, avec ivresse.—Prends mon pouvoir, mes droits, je veux bien ; mais laisse-moi prendre un peu de tes faiblesses, tes adorables faiblesses... ou je retourne chez mes parents et je te redemande ma dot.

Madame, accablée.—Mes phrases ! mes anciennes phrases !

Monsieur.—Oh ! que je souffre ! Tenez, vous n'avez pas de cœur. Faut-il être lâche pour abuser ainsi de sa force et torturer une faible créature... O ma mère !

Madame.—Eh bien ! il va être drôle, le ménage !

FABRICE CARRÉ.

NOTES ET FAITS

Jeanne II, reine de Naples



Jeanne II, de Naples, naquit en 1371. Elle était la fille de Charles de Durazzo et de Marguerite, la nièce bien-aimée et fille adoptive de Jeanne Ière, reine de Naples. Elle fut entourée de guerres et d'intrigues, mais à force d'artifices, genre où elle excellait, elle réussit à établir un

puissant parti, et, à l'âge de quarante-quatre ans, elle se fit couronner reine de Naples. Femme aux passions effrénées, assoiffée de domination, le souvenir qu'elle a laissé dans l'histoire n'est pas des plus pur et immaculé.

Son royaume, après sa mort, passa à René d'Anjou, qui sous le nom de "Le bon roi René" avait les titres de roi de Naples, Sicile et Jérusalem, sans posséder un seul pouce de terrain dans aucun de ces pays.

La population Israélite

Au moment où se produit dans certains Etats de l'Europe un courant d'émigration de la population israélite, il n'est pas sans intérêt, croyons nous, de connaître exactement le chiffre total des Israélites dans le monde entier et de quelle façon cette population se répartit :

L'Europe en comprendrait 5,400,000 ; l'Asie, 300,000 ; l'Afrique, 500,000 ; l'Amérique, 250,000 ; l'Océanie, 12,000.

Le total général des Israélites dans le monde entier est donc de 6,312,000, groupés de la façon suivante :

En Allemagne, 3,400,000 ; en Russie, 2,552,000 ; Autriche-Hongrie, 1,644,000 ; France, 170,000 ; Turquie, 104,000 ; Roumanie, 265,000 ; Bulgarie, 10,000 ; Suisse, 7,000 ; Danemark, 4,000 ; Serbie 3,500 ; Belgique, Grèce et Suède, 3,000 ; Espagne, 1,000 ; Gibraltar, 1,000.

Turquie d'Asie, 195,000 ; Russie d'Asie, 41,000 ; Perse, 18,000 ; Asie centrale, 14,000 ; Inde, 19,000 ; Chine, 1,000.

Abyssinie, 200,000 ; Maroc, 6,000 ; Egypte, 8,000 ; Tripolitaine 3,000 ; Tunisie, 5,000.

Enfin, sur les 250,000 Israélites que compte l'Amérique, 230,000 résident aux Etats-Unis.

Un vaisseau dans un désert de sable

On raconte une légende, la plus étrange qui ait jamais pu éclore dans l'imagination d'un voyageur, à propos d'un vaisseau qui se trouve au milieu du grand désert du Colorado, deux fois grand comme l'Etat de Massachusetts. Un explorateur aventureux a parcouru, il y a quelques années, une partie de ce désert situé à plusieurs centaines de mètres au-dessous du niveau de la mer et jusqu'ici inexploré.

Il arriva enfin dans une vallée qui s'étendait en pente très douce sur une longueur de plusieurs kilomètres. La surface avait une teinte blanc-cendré et au milieu se trouvait un vaisseau. Cette épave, car tel paraissait être ce vaisseau, semblait très ancienne. Le voyageur put en approcher sans difficulté jusqu'à une portée de pistolet. Mais, lorsqu'il voulut aller plus loin, le sol, qui n'était qu'une croûte, recouvrant une eau vaseuse, céda sous ses pas ; il dut renoncer à essayer d'atteindre le navire. Il eut même beaucoup de peine à arriver jusqu'au premier endroit habité qu'il rencontra. Mais il avait fait tant de détours en chemin qu'il ne put qu'indiquer l'emplacement de la vallée.

Le mystérieux vaisseau n'a jamais été revu depuis. On conjecture que c'est peut-être un galion espagnol chargé d'or qui, s'il faut en croire les vieilles chroniques mexicaines, en faisant voile pour le golfe de la Californie, qui s'étendait alors jusqu'au désert du Colorado, se perdit dans l'océan de sable.

La fourchette

Tous les jours, au repas, on se sert d'une fourchette. C'est un objet indispensable sans lequel on ne saurait manger ; et pourtant la fourchette n'a pas une origine bien éloignée, à peine était-elle connue au quatorzième siècle.

Aujourd'hui qu'on a l'habitude de se servir de fourchette, on se demande comment nos ancêtres pouvaient s'en passer et comment ils faisaient pour manger.

Sans remonter trop haut, et pour nous résumer, nous dirons qu'autrefois—comme de nos jours cela se fait en Orient—on mangeait avec les doigts. Parfois, on se servait de petites baguettes qu'il fallait savoir manier pour porter les aliments pâteux à la bouche. Les Arabes, pour la plupart, mangent avec leurs doigts les aliments solides, et ils se servent d'un morceau de pain convenablement taillé pour porter à leurs lèvres les bouillies et autres mets liquides.

En France, au moyen-âge, on employait une sorte de cuillère pour les liquides ; quant à la viande, au poisson, etc., on le mangeait avec les doigts.

Il fallait encore savoir manger proprement et ne pas trop se salir. Dans un document daté de 1313, il est recommandé aux dames "de bien faire attention en mangeant de ne pas trop engluer leurs doigts", ce qui constituait un manque de savoir-vivre.

La fourchette fit son apparition vers 1328. Elle consistait alors en une tige métallique terminée à une extrémité par deux pointes assez longues, comme une fourche, d'où l'origine du nom fourchette. Mais c'était alors un objet rare que les grands personnages seuls possédaient. La reine Jeanne d'Evreux avait une seule fourchette qu'elle gardait dans un étui, la duchesse de Touraine avait neuf douzaines de cuillères et deux fourchettes seulement.

La fourchette ne devint d'un usage général qu'à partir du dix-septième siècle.

Lu dans un recueil de vers :

L'amour, drôle de maladie,
Qui prend les hommes bien portants....

Comme toutes les maladies, du reste.

M. de la Palisse lui-même, un quart d'heure avant d'être malade, était encore bien portant.

NOUVELLES A LA MAIN

Il me semble, Batiste, que vous avez bien négligemment brossé mes habits....

—Mais non, monsieur.

—Allons donc !... Je retrouve dans la poche de mon gilet une pièce de cinquante centimes que j'y avais oubliée hier.

**

—Que penses-tu de Victor ?

—Victor, c'est une perle !

—Comme ça se rapporte bien à ce qu'il disait hier de toi.

—Que disait-il donc ?

—Que tu es une huître !

**

Un sauveteur qui s'était, à deux reprises, épuisé en efforts pour repêcher un désespéré, le voit quelques heures après, pendu à une branche d'arbre. Cette fois, il passe près de lui sans le dépendre :

—Ma foi, dit-il, après s'être mouillé, il aura voulu se sécher : laissons-le....

**

Deux vieilles demoiselles causent et échangent leurs regrets.

—J'ai résisté toute la vie aux hommes.

—Moi aussi.... Mais nous sommes bien avancées !

—Oui, murmura l'autre, en âge !

**

Un mot de Jay Gould, le milliardaire américain récemment décédé.

Il se faisait accompagner partout de son docteur et d'un vieux loup de mer qui commandait son yacht. A quelqu'un qui lui en demandait la raison, il répondit :

"L'un m'empêche d'aller sous l'eau et l'autre d'aller sous terre."



M. CHS. N. HAUER

De Frederick, Md., a souffert terriblement durant dix ans et plus, d'abcès et de plaies continuelles à la jambe gauche. Il dépérissait et devenait maigre et faible, et se voyait contraint de se servir d'une canne et d'une béquille. Tout ce qu'on peut imaginer de médication lui fut appliqué, sans résultat satisfaisant, jusqu'à ce qu'il commençât à prendre de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

qui produisit une entière guérison. M. Hauer est en parfaite santé à présent. Des détails complets sur son cas seront envoyés à tout ceux qui s'adresseront à

C. I. Hood & Cie, Lowell, Mass.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures à prendre après diner. Elles aident la digestion, guérissent du mal de tête et de la bile.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 728

CHOSSES ET AUTRES

On compte 46 000 puits d'huile de charbon aux Etats-Unis, avec une production journalière de 130,000 barils de paraffine.

LA VERITE PURE

C'est ce qu'il faut à la Sarsepareille de Hood—elle n'a pas besoin d'embellissement ni de sensation. Ce qui établit son mérite, c'est simplement ce qu'a accompli la Sarsepareille de Hood Si jamais vous n'avez compris ses avantages, une seule bouteille vous convaincra que c'est un grand médicament.

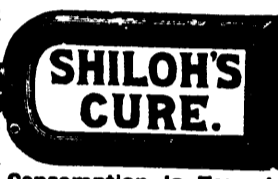
J'étais sourd depuis un an, des suites du catarrhe dans la tête la Sarsepareille de Hood m'a parfaitement guéri—H. Hick, Rochester, New-York.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE

LE GRAND TAKE THE BEST



Remède contre la toux 25c, 50c, \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

LEÇONS de FRANÇAIS

PAR UNE METHODE NOUVELLE

Privées, en classes, à résidence. S'adresser, de 2 hrs à 5 hrs et de 7 hrs à 10 hrs du soir, à M.

Louis Tesson ou à M. Durkee 2269, RUE STE-CATHERINE

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER. Téléphone no 2113.

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est malade tenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMEROS PAR AN

24 Gravures coloriées. 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$7.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice: Mme LOUISE D'ALG, 4, rue Lord-Byron, Paris Abonnements reçus au Monde Illustré.

LA

LOTTERIE PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec.

3ème

MARDI, LE

TIRAGE 31 JANVIER 1893

PRIX CAPITAL \$3,750 POUR LES Billets de 25 cts

PRIX CAPITAL \$1,500 POUR LES Billets de 10 cts

LISTE DES LOTS

Table with columns for 'POUR BILLETS DE 25c' and 'POUR BILLETS DE 10c', listing lot values and approximate lot counts.

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale

Bureau principal: 78, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.



LES TORTURES CORPORELLES Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: 'Une de mes amies me conseilla d'essayer le 'Régulateur de la Santé de la Femme' du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme.' A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes 'Fermes Porous Plasters' (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING & PATTERSON MEUBLES & LITERIE Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribués



Compagnie de la Lotterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, ses franchises d'opérations, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semestriellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix premiers mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon espoir pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimiles de nos signatures attachés dans les annonces.

Handwritten signatures: Ed. C. Lalonde, J. A. Enslin, M. A. Beville

Nous, les sous-signés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses R. M. W. Jimsley, Prés. Louisiana National Bk Jno. A. O'Connor, Prés. St. Charles National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Koen, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 7 FEVRIER 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

Table with columns for 'LISTE DES PRIX' and 'PRIX APPROXIMATIFS', listing prize amounts and their approximate frequencies.

PRIX TERMINAUX 1,000 PRIX DE 20 sont... 39,96 1,434 prix se montant à... \$65,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents reçus partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express et nos frais pour l'envoi de pas moins de cinq piastres pour les quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LIÈRES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible Le congrès avant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les Etats nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance n'importe de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Deuxième Partie

LE BUISSON AUSTRALIEN

Dans cette circonstance, l'inoffensive clarinette de John Gilping avait joué le rôle de la trompette des coradjis.

Après l'émotion causée bien involontairement dans les deux camps par le prédicant, la situation se retrouva la même de part et d'autre, et Olivier se demanda pour la vingtième fois comment tout cela allait finir.

Le Canadien lui-même, quelque confiance qu'il eût dans l'habileté de son ami, le chef nagarnook, commençait à douter qu'il pût les tirer de là sains et saufs ; d'un autre côté, le silence obstiné que les bush-rangers continuaient à garder l'inquiétait beaucoup plus qu'il ne le laissait paraître.

Bien qu'il fût intimement persuadé qu'il valait mieux laisser Willigo agir dans la pleine liberté de ses idées, il ne put cependant s'empêcher de lui communiquer ses impressions et de lui demander comment il comptait sortir de l'impasse où ils se trouvaient.

Le chef sourit.

— Pourquoi, mon frère, lui dit-il, n'a-t-il plus confiance en moi ?

— Tu te trompes sur mes intentions, répondit le Canadien ; seulement, je ne puis te dissimuler que nos deux compagnons se trouvent en ce moment en proie à des inquiétudes mortelles, et je serais heureux de pouvoir les rassurer un peu.

— Eh bien, dis-leur, et Willigo n'a jamais menti, qu'avant la chute du jour nous serons loin d'ici. Quand le soleil sera là, et du doigt le chef montrait le point au milieu de l'horizon indiquant midi, nous partirons.

— Sous les yeux des Dunderups ?

— Sous leurs yeux.

— Et ils ne s'opposeront pas à notre départ ?

— Quand ils s'apercevront que nous ne sommes plus là, il sera trop tard.

— Tu parles, par énigme comme les coradjis, Willigo !

— Alors mon frère s'imagine qu'un vieux chef nagarnook peut se laisser cerner par ces vils écumeurs de buisson, ni plus ni moins qu'un jenne *menouh* à peine échappé de la tutelle de sa mère ?

— J'ai toujours cru à ta prudence et à ta sagesse, Willigo.

— Mon frère n'a donc pas remarqué que, quand nous avons été entourés par les Dunderups, je me suis éloigné de la rivière qui pouvait nous servir de ligne de défense.

— Et nous eût précisément empêchés d'être entourés, de ce côté du moins. En effet, chef, et si je n'avais pas eu en toi cette confiance aveugle que tu me reprochais il y a un instant de ne plus éprouver, je n'aurais pas en ce moment reconnu ta sagesse habituelle.

A ces paroles du Canadien, Willigo sourit avec orgueil.

— Les Dunderups, répondit-il, doivent bien rire du vieux chef nagarnook ; mais les Dunderups ont la cervelle légère comme le duvet des cotonniers, ils ne connaissent pas cette contrée, qui fait partie de nos territoires de chasse ; à deux pas d'ici, au milieu de ces buissons se trouve un kra-fenoua (terre fendue), tellement profond, que c'est à peine si la lumière du jour y arrive, à travers les lianes grimpantes, les cactus et les sausepareilles sauvages qui s'entrecroisent au sommet sur toute son étendue.

— Dis-tu vrai ? fit le Canadien, dont la figure s'illumina soudain d'un rayon de joie.

— Mon frère peut ramper sans être vu dans les hautes herbes jusqu'au bosquet de myalls : il verra.

Dick se laissa lentement glisser sur le sol et, s'avançant à la manière indigène, presque sans provoquer de mouvement appréciable dans les arbustes qui couvraient le sol, disparut sous les bosquets, aux yeux étonnés de ses autres compagnons qui cherchaient vainement à se rendre compte des raisons de cette manœuvre.

Ce que Willigo avait appelé kra-fenoua, c'est-à-dire terre fendue, est une particularité géologique presque spéciale à l'Australie, qui mérite quelques explications.

Une grande partie du continent australien, les contrées de l'Ouest surtout, ont conservé un souvenir bien singulier des premières périodes géologiques, à l'époque où la croûte terrestre, moins épaisse qu'elle ne l'est aujourd'hui, se fendait sous la pression des gaz intérieurs et livrait passage à de véritables inondations de matières en fusion, qui couraient en bouillonnant sur le sol, produisant ainsi des fissures sur une étendue de plusieurs lieues, n'ayant que deux ou trois mètres de largeur et parfois moins encore.

C'est donc une de ces fissures, ou terre fendue, kra-fenoua, comme les indigènes l'appellent, que Willigo avait découverte dans ces parages pendant les nombreuses excursions de chasse qu'il y avait faites avec les guerriers de sa tribu.

Avec la sagacité du sauvage, il s'était souvenu, en traversant le Red-River, de l'emplacement exact où se trouvait l'entrée du kra-fenoua, et réfléchissant au parti qu'il pourrait en tirer pour échapper aux Dunderups, il avait négligé la ligne du fleuve pour se rapprocher insensiblement de l'extrémité de l'excavation naturelle inconnue de ses ennemis.

Il avait choisi, pour agir, le moment où le soleil serait au milieu de sa

carrière, c'est-à-dire midi, parce qu'à cette heure les Dunderups, occupés de leurs repas, laisseraient à quelques sentinelles seulement le soin de veiller à ce que la petite troupe n'en profitât pas pour forcer leurs lignes, puis aussi par ce motif que, les rayons solaires tombant perpendiculairement sur le sol, le fond de l'excavation serait alors, malgré la voûte de verdure, suffisamment éclairé pour qu'on pût s'y guider facilement.

Lorsque le Canadien revint près de ses compagnons, sa figure exprimait un tel air de satisfaction qu'Olivier en fut frappé et sentit instinctivement que son ami venait de faire quelque importante découverte.

— Mon frère est-il content de moi ? fit Willigo.

— Je savais bien, répondit le trappeur, qu'un guerrier aussi prudent que toi ne nous avait pas conduits ici sans motif. Nous sommes sauvés, pourvu que nous puissions descendre dans le kra-fenoua sans attirer l'attention des Dunderups. Il s'écoulera un long temps avant qu'ils puissent découvrir le secret de notre disparition, et vinsent-ils à le trouver plus tôt que nous le pensons, je doute fort qu'ils osent nous y poursuivre et s'exposer au feu roulant de nos carabines dans un lieu où tous les coups porteraient infailliblement ; qu'en pense le chef ?

— Willigo est de l'avis de son frère.

— Je croyais d'abord que nous serions obligés d'abandonner mon mulet et Pacific ; mais grâce aux *eboulis*, la descente est si douce que je n'ai plus aucune crainte à cet égard ; toute la difficulté consistera à les conduire au bosquet sans éveiller l'attention.

— Le mieux est de les y envoyer de suite ; la touffe de lilas et de fougères est si épaisse que les Dunderups ne pourront pas les y voir, et ils s'imagineront que nous les avons placés là pour brouter les jeunes pousses d'arbrisseaux et les feuilles de myalls.

— La sagesse parle constamment par ta bouche, Nagarnook, fit le Canadien.

— Eh bien ! va prévenir tes compagnons, car l'heure approche ; vois, ces lâches de Dunderups ont cessé de danser et de nous insulter ; de tous côtés, les feux s'allument dans la plaine, ils vont faire cuire leurs racines de taro et d'igname et déjeuner tranquillement en face de nous pour nous narguer. Il faudra faire comme eux, et quand ils nous croiront uniquement occupés à la préparation de notre repas, ce sera le moment de disparaître.

Le Canadien ayant réuni autour de lui ses compagnons et John Gilping, qui avait enfin consenti à descendre de Pacific, leur donna toutes les explications nécessaires sur le mode d'évasion préparé si habilement par Willigo. Inutile de dire la joie qui accueillit ces ouvertures, et chacun se prépara à jouer de son mieux le rôle qui lui serait assigné.

Après avoir consolidé avec soin les bagages et approvisionnements divers que portaient les animaux, Koanook et Nirrooba, sur l'ordre de leur chef, les prirent par la bride pour les conduire au bosquet, ainsi qu'il avait été décidé.

En se séparant de Pacific, John Gilping lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa tendrement comme s'il ne devait plus le revoir ; il le regarda s'éloigner, les yeux humides de larmes, et ne manqua pas de l'accompagner de trois ou quatre versets de circonstance.

A ce moment Willigo eut une idée des plus pratiques et qui devait rendre, l'heure venue, l'évasion plus facile encore, en diminuant les difficultés que présentait nécessairement un départ d'ensemble ; il chargea ses deux guerriers, sans prévenir personne, de faire descendre immédiatement les animaux dans le kra-fenoua et de ne revenir que quand ils les auraient conduits à une certaine distance. Ils étaient tous deux d'humeur assez douce et il n'y avait à craindre d'eux aucune incartade de nature à donner l'éveil aux assaillants.

Quelques instants après, les Nagarnooks disparaissaient avec les deux bêtes dans la profondeur du Buisson, sans exciter le moindre soupçon.

Déjà le Canadien avait battu le briquet au-dessus d'un tas de feuilles sèches et de bois mort qu'il avait réunis, et un feu clair et pétillant, dont les longues flammes montèrent au-dessus des hautes herbes, annonça aux Dunderups que ceux qu'ils considéraient déjà comme leur proie, sans souci de leurs menaces et du sort qui paraissait les attendre, se livraient avec la même insouciance qu'eux aux apprêts de leur repas.

Il y eut, comme par un accord tacite, une trêve générale, comme pour se livrer paisiblement à des fonctions auxquelles l'Australien accorde une extraordinaire importance. Contrairement à une foule de peuplades primitives qui sont relativement sobres, l'habitant de la Nouvelle-Hollande est d'une voracité sans exemple ; pour lui, il n'y a pas de plus grand bonheur sur la terre que celui de manger, et quand il a des provisions en quantité suffisante, il ne se borne pas à satisfaire sa faim, il dévore jusqu'à ce qu'il ne puisse plus remuer, ni respirer, ni parler.

Un jour, une baleine morte vint s'échouer dans la baie Murray et fut aperçue par une fraction importante de la tribu des Ngetaks, qui se trouvait dans ces parages. Immédiatement, ces indigènes installèrent un campement provisoire dans la baie et, pendant deux mois, ils se gorgèrent de graisse et de viande en putréfaction ; plus l'animal tombait en putréfaction, plus les

sauvages se régalaient de cette atroce nourriture ; il ne se passait guère de jour sans qu'il en mourût quelques-uns d'indigestion ; mais ce spectacle, loin d'arrêter les autres, ne faisait que redoubler leur folie vorace. Par la suite, une foule de ces forcenés succombèrent à d'atroces maladies de peau causées par les substances immondes dont ils s'étaient gorgés.

Un proverbe en usage chez ces indigènes indique, par sa sauvage énergie, combien est enracinée chez eux la passion de manger avec excès : *Na kra hura pena*, ont-ils coutume de dire ; heureux celui dont le ventre se fend sous la nourriture. Textuellement, *Na*, ventre ; *kra*, fendu ; *hura*, en mangeant ; *pena*, heureux.

Il n'est pas rare de voir deux armées en présence interrompre la bataille pour se donner le temps de préparer mutuellement leur repas.

C'est donc avec raison que Willigo avait choisi, pour exécuter son projet d'évasion, l'heure où les Dundarups devaient se livrer à leur passion pour la nourriture.

Ainsi qu'il l'avait prévu, c'est à peine si quelques sentinelles furent détachées ça et là pour surveiller la petite troupe. Elles ne s'acquittèrent, du reste, que fort mollement de leurs fonctions, persuadées qu'elles étaient, avec une apparence de raison, que la poignée d'hommes conduite par le chef nagarnook ne pourrait, sans être vue, tenter de forcer leur ligne d'investissement.

La surveillance finit par devenir à peu près nulle, lorsque les Dundarups virent leurs adversaires allumer du feu et les imiter dans leurs apprêts culinaires.

— Tout va bien, dit le Canadien après avoir jeté un long regard sur les positions des ennemis ; ils n'ont même pas fait attention à l'absence de Koonook et de Nirrooba.

En ce moment, il aperçut les deux jeunes guerriers qui revenaient en rampant.

Sans échanger un mot, ils indiquèrent d'un signe que les animaux étaient en sûreté dans le kra-fenoua.

Mais que devenaient les bush rangers ?

Le silence mystérieux dont s'entouraient les batteurs de buissons ne laissait pas de causer au Canadien de sérieuses appréhensions.

Il ne se trompait pas en soupçonnant la présence de quelque ennemi acharné au milieu des rôdeurs. Seulement, ce n'était pas lui qu'on poursuivait... lui dont on avait juré la perte !

TROISIÈME PARTIE

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

CHAPITRE I

Kra-fenoua, — La Terre fendue. — Perdus dans les entrailles de la terre

Le soleil passait au zénith, et la vaste pleine miroitait sous la chaleur que ses rayons, lancés perpendiculairement, développaient sur le sol.

C'est l'heure où tout dort dans le Buisson australien ; les fleurs de méliass s'inclinent sans parfum sur leurs tiges lassées ; l'écorce brûlante des cédrillas laisse évaporer la sève qui ne va plus rafraîchir les verticilles pâles et décolorées des fleurs ; les perruches criardes se glissent sous les larges feuilles des fougères pour y chercher un peu d'ombre, et le kangourou se repose au plus profond des halliers, où le timide opossum l'a précédé depuis longtemps, pendant que le squatter-clock ou pie rieuse, dont le chant monotone salue les premières lueurs de l'aube, ouvre son bec altéré au sommet des grands eucalyptus, et que seul le lézard à manteau, cette cigale des solitudes australiennes, jette au vent du midi son chant bizarre et triste.

On ne distingue plus aucun Dundarup ; assis près des foyers éteints, ils ont retiré de dessous la cendre les racines d'igname, de taro et les fruits de l'artocarbe ou arbre à pain, cuits à point, et sur de larges feuilles de palmier s'étalent des quartiers fumants de kangourou, le mouton des Australiens. Les sentinelles ont quitté pour un instant leur poste pour venir prendre leur part de la curée ; elles savent que leurs compagnons ne leur laisseront pas un os à ronger si elles ne viennent prélever elles-mêmes ce qui leur revient, et puis on mange par petits groupes, sans détruire le cercle d'investissement.

De temps à autre, un Dundarup se soulève au-dessus des hautes herbes pour voir s'il ne se passe rien d'extraordinaire du côté du campement des blancs. Tout est calme, on peut manger tranquillement.

Willigo fait un signe : c'est le moment solennel !

Les Européens vont partir les premiers sous la conduite de Dick, qui a déjà inspecté les lieux. Les Australiens les suivront quand ils se seront assurés que leur départ n'a pas été remarqué.

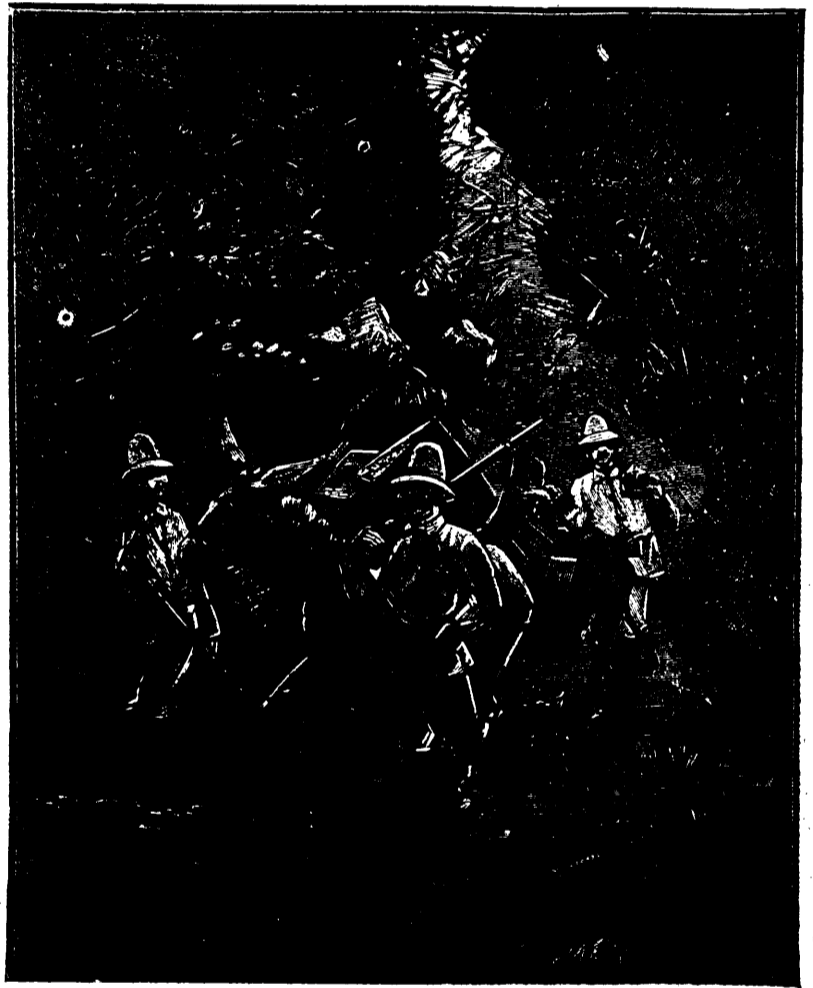
Les fugitifs n'ont pas dix mètres à faire pour atteindre le bosquet au milieu duquel se trouve l'ouverture du kra-fenoua, mais il faut qu'ils s'y rendent en rampant, en ayant soin de ne pas trop agiter les hautes herbes et les tiges des arbustes sur leur passage.

Le trappeur rampe comme un véritable sauvage, suivi par ses deux compagnons, qui pour leur coup d'essai, ne s'en acquittent pas trop mal ; mais il n'en est pas de même du pauvre John Gilping, dont le développement abdominal s'oppose à toute tentative de mouvement : à peine est-il

couché à plat ventre sur le sol qu'il s'agite, se trémousse et fait tout son possible pour avancer ; vains efforts ! il ressemble à une tortue retournée sur le dos et qui agite les pattes et la tête dans le vide.

Le malheureux sue, soupire et souffle comme un cachalot sans pouvoir avancer d'une semelle ; sans doute il pourrait se rendre au bosquet avec ses moyens ordinaires de locomotion, et si par hasard il était aperçu, les Dundarups s'étonneraient peu de le voir s'éloigner à une aussi faible distance de ses compagnons, mais il se pourrait qu'on s'inquiétât de ne pas le voir revenir vers eux, et l'attention que les indigènes ne manqueraient pas d'apporter alors à ce simple incident, car les plus petites choses ont leur importance dans la guerre du Buisson, les amènerait infailliblement à remarquer plus tôt qu'il ne le faudrait le silence qui allait régner au camp de leurs adversaires. Si rien, au contraire, n'attirait leurs regards, ils pourraient rester dix minutes, un quart d'heure peut-être, avant de concevoir le moindre doute, et peut-être perdraient-ils un temps plus long encore avant d'oser s'avancer, de peur d'un piège.

Willigo connaissait trop bien ses compatriotes pour ne pas savoir que, dans ce cas, ils emploieraient certainement un temps assez long à discuter avant de s'aventurer sous le feu des carabines. Aussi, comprenant le danger de la situation et quel temps précieux le pauvre Gilping leur faisait perdre, se décida-t-il à aller à son secours. Après avoir recommandé à Koonook et Nirrooba de se lever de temps à autre, afin d'indiquer aux Dundarups qu'eux aussi veillaient pour éviter toute surprise, il rampa près de Gilping, et, s'étant étendu sur le dos, il lui fit signe de se coucher sur lui.



Le Canadien recommanda de marcher avec précaution.—(Page 23, col. 1)

Le Canadien, qui comprit la manœuvre, expliqua immédiatement au pauvre diable, plus mort que vif, ce que le Nagarnook exigeait de lui ; et bientôt l'on vit, témoignage extraordinaire de force musculaire, Willigo, malgré le fardeau qu'il supportait, glisser lentement sur le dos, en s'aidant seulement des talons et des coudes, s'avancer insensiblement vers les Européens, déjà à l'abri dans le bosquet.

— Que mon frère descende vite et se mette de suite en marche, dit le chef au Canadien en arrivant près de lui ; en ce moment les minutes sont des heures ; ne vous inquiétez pas de nous, nous vous rejoindrons avant peu.

— Quoi ! nous ne t'attendons pas ? ...

— Inutile, interrompit le Nagarnook, prenez de l'avance.

— Que devons-nous faire, cependant, si nous atteignons la sortie avant ton arrivée ?

Le chef sourit.

— Le kra-fenoua a plus de sept lieues d'étendue, dit-il, et avant peu Willigo aura rejoint son frère ; mais il veut veiller encore avec ses jeunes hommes, car si les Dundarups découvraient la terre fendue immédiatement après votre départ, vous seriez infailliblement perdus.

— Comment cela ? Ne m'as-tu pas dit qu'ils n'oseraient jamais s'aventurer à notre poursuite par peur de nos carabines à répétition ?

(A suivre)

LOUIS JACOLLIOT.



—Et ça va, la vente ? dit le joueur d'orgue.—(Page 88, col. 2).

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

—Bien, bien, M. Gérard.... Excusez-moi.... C'était à titre de simple renseignement que je vous le demandais. Je n'ai pas voulu vous interroger... Seulement, vous comprenez qu'il ne m'est pas défendu d'en avoir, moi, des soupçons. Il n'est pas défendu à mon imagination de travailler.... et j'en ai de l'imagination, voyez-vous.... La musique m'en a donné.

—Et d'où viendraient vos soupçons ?

—Vous me permettez de parler ?

—Je vous en prie, Jan-Jot

—A moins d'être bête finie, j'ai compris certains faits, sans en démêler clairement la raison. D'abord vous voulez qu'on ignore vos visites chez M. Daguerre.... Pourquoi ? Ensuite, voilà que vous me forcez de le surveiller... Pourquoi ? Enfin, vous vous rappelez ce que j'ai vu, moi, le soir du meurtre de M. Valognes ?.... J'ai vu M. Daguerre qui se traînait par les chemins, pas très loin de la forêt d'Halatte.... Et ce n'était pas précisément parce qu'il avait des cors aux pieds qu'il ne pouvait plus marcher et qu'il avait du sang sur la poitrine.... car je l'ai vu aussi le sang, malgré ses précautions, son paletot boutonné, ses mains par-dessus.... Et je suis au courant de l'affaire, voyez-vous, M. Gérard.... Les journaux de Paris, surtout le *Petit*

Journal, que tout le monde lit ici, ont raconté l'assassinat en détail.... On sait que le meurtrier a dû être blessé.... Or, du moment que notre conviction, à vous comme à moi c'est qu'il est impossible que M. Pierre Beaufort soit coupable, eh bien, rien ne nous empêche, seulement pour nous amuser, de rechercher si l'assassin, ce ne serait pas, par hasard....

—Taisez-vous, Glou-Glou, on pourrait vous entendre.

—Motus, motus, plus un mot, c'est convenu. Ça ne me regarde pas. J'ai vue consigne. Je suis soldat. J'obéis. M'est avis, pourtant, que le soupçon que je viens de vous exprimer ne me sera pas nuisible dans les recherches que vous m'ordonnez....

Et après avoir réfléchi quelque temps.

—Et vous me laissez la bride sur le cou ?

—Oui, à la condition toutefois que vous ne déciderez rien sans que j'en aie été prévenu. Vous me préviendriez également s'il survenait quelque grave complication. Enfin, si vous avez besoin de moi pour vous prêter main-forte, et si vous craignez que ne surgisse un danger quelconque, vous me trouverez prêt à vous venir en aide, à toute heure du jour ou de la nuit. Au revoir et à bientôt, je l'espère, Jan-Jot. N'oubliez pas que vous allez travailler au bonheur de vos amis.

Glou-Glou reprit son orgue, en bas, dans le corridor.

—Ce n'est pas facile, ce qu'il me demande là, murmura le brave homme en s'en allant. Si j'avais une base d'opérations, si je marchais vers un but clair, précis, très bien, mais rien de tout cela. Des doutes, et encore ! Rien du tout plutôt. Pour le quart d'heure, qu'est-ce que j'ai à faire ?... Guetter le moment où il plaira à M. Daguerre de sortir de chez lui. Pas facile non plus ! La maison est isolée dans la campagne. Aucune autre ne l'avoisine. Si j'étais un des domestiques du château, possible, mais inutile d'y songer. Un domestique avec un seul bras c'est bon pour les ministres. A la campagne, les deux bras, ce n'est pas toujours suffisant... Voyons, tournons un peu notre manivelle... J'ai la main rouillée depuis le temps, et je ferais faire des fausses notes à mon orgue que ça ne me surprendrait pas... Jouons et chantons... c'est toujours quand je chante que les idées me viennent.

Et quelques minutes après, Creil retentissait de ses airs favoris

Et telle était sa distraction qu'il ne pensait même pas à ramasser les sous qui, des fenêtres, de temps en temps, tombaient autour de lui.

C'était bien vraiment pour chercher son idée qu'il chantait et non pour gagner sa vie, ce jour-là.

Tout à coup il lâche la manivelle qui achève lentement le tour commencé et, abandonnée à elle-même rend un son plaintif et lugubre.

Il se frappe le front.

—J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! dit-il.

Et sans plus continuer de jouer, cette fois il revient sur ses pas, traverse Creil en sens inverse et s'en va dans la direction de la maison de Daguerre

Sur le point de sortir de la ville, il s'arrête :

Il y avait là tout à fait en dehors, presque dans la campagne, une maisonnette bâtie moitié en bois, moitié en torchis, au-dessus de la porte de laquelle l'enseigne suivante se lisait en lettres que le temps et les rafales de pluie avaient aux trois quarts effacées :

AU RENDEZ-VOUS DES CHASSEURS

VATRIN, débitant.

—Eh bien, voilà mon affaire, se dit-il... Il me semble que d'ici je pourrai sans peine surveiller la maison... Il s'agit de savoir si l'on me recevra.

Il entra.

Le patron, connu sous le nom d'Antoine, s'approcha.

—Qu'est-ce qu'il faut servir ?

—Un verre de vin... deux, si vous voulez trinquer avec moi.

—Ah ! ah ! il paraît que l'on est en fonds, aujourd'hui... La recette a été bonne.

—Comme vous le dites. Oh ? je n'ai pas à me plaindre. Je gagne ma vie, malgré mon bras. Et par le temps qui court, j'en connais qui en ont deux, des bras, et qui ne la gagnent pas, leur vie...

Le patron servait un verre, plein jusqu'aux bords.

—Alors, vous ne voulez pas trinquer avec moi ?...

—Merci, je ne bois qu'en mangeant.

—Veinard ! dit Glou-Glou avec un clin d'œil.

Et après avoir bu une gorgée qui alluma tout de suite une flamme dans ses gros yeux :

—Dites donc, je vais vous raconter ce que je cherche.

—Ce que vous cherchez ?

—Je voudrais trouver une petite chambre bien propre, oh ! je le dis, toute petite, de quoi me loger, moi et mon orgue, dans les prix doux.

—Où demeurez-vous donc maintenant ?

—Du côté de Saint-Firmin et ce n'est pas commode. C'est loin. Les jambes sont raides. Je tiendrais à me rapprocher d'un grand centre... Vous n'auriez pas une chambrette à me louer, vous, M. Antoine ?

—Je n'ai qu'un cabinet, au grenier, à côté de celui du garçon...

—Ça ferait mon affaire. Et je dors sans ronfler... je ne dérangerai pas votre garçon.

Oh ! je n'en ai point depuis longtemps, les affaires ne sont pas si brillantes... Plus de gibier, plus de chasseurs... plus de chasseurs, plus de bouteille à décoiffer... Et puisque je n'ai rien à faire, un garçon, ce serait superflu.

—Et votre cabinet, il est de combien ?

—Pour vous, huit francs par mois.

—Meublé ?

—Non.

—C'est cher. Enfin, il y a longtemps que j'ai envie de quitter la campagne pour habiter la ville... mon rêve, voyez-vous, a toujours été d'avoir un hôtel aux Champs-Élysées. Je commence à croire qu'il faut en rabattre. Huit francs par mois, c'est dans mes prix. On peut visiter ?

—Quand vous voudrez.

—Tout de suite.

Ils grimperent. La maison n'avait qu'un étage et un grenier auquel on accédait par un escalier de meunier. On avait pris sur la largeur du grenier un espace dont on avait fait deux chambres séparées par une cloison. D'un côté, la chambre à louer ; de l'autre celle du garçon. Une lucarne prenant jour sur le toit donnait de la lumière.

On devait y étouffer en été, y geler en hiver.

—Mais je serai là comme un prince... dit Glou-Glou... Ici un matelas, et dans le fond, mon orgue qui me sert de chaise, de table, et parfois de garde-manger. Je serai aussi heureux que dans mon hôtel des Champs-Élysées. Je vais m'occuper tout de suite d'emménager. Ça ne sera pas long. Et puisque c'est une affaire arrangée, je puis laisser mon orgue.

—Certainement, dit Antoine, amusé par la gaieté bon enfant de Jan-Jot.

—N'y touchez pas, hein, vous fausseriez des notes...

Vatrin se mit à rire Glou-Glou dégingolait l'escalier. Il s'en revient vers Creil. Il avait fait à peine une vingtaine de mètres qu'il se croisait avec un charbonnier trainant une voiture à bras et chantant sur un ton mélancolique :

—“Charbon ! charbon !” tout en s'arrêtant de temps à autre pour agiter une cloche à tour de bras.

Le charbonnier se dirigeait vers le *Rendez-vous des chasseurs*.

Jan-Jot n'y prêta pas attention et continua sa route.

Il l'entendit qui, devant la porte de Vatrin, criait :

—Eh ! père Antoine, faut-il un ou deux chacs jaujourn'hui ?

—En voilà un qui n'est pas de la Brenne, comme moi, se dit Jan-Jot... Il ne peut pas renier l'Auvergne, chas patrie !...

—Merci, cria le père Antoine, je suis pourvu.

—Tant pich, tant pich, che chera pour une auchtre fois !...

Et le charbonnier et la petite voiture rebroussant chemin suivirent la route prise par Glou-Glou.

Le charbonnier était un solide gaillard, noir de la tête aux pieds. Il avait les yeux singulièrement vifs et son regard ne quittait guère Jan-Jot, à cent mètres en avant de lui.

Le joueur d'orgue entra chez un marchand de friperies qu'il connaissait et acheta ce qu'il lui fallait pour meubler son cabinet.

—Vous me porterez tout cela aujourd'hui au *Rendez-vous des chasseurs*, vous savez, chez le père Antoine, dit-il au marchand.

La porte du magasin était grande ouverte. On entendit au dehors, dans la rue silencieuse de la petite ville tinter une cloche bruyante.

En même temps une voix annonçait.

—Charbon ! charbon !

Le marchand dévisageait Glou-Glou d'un air soupçonneux :

—Vous payez comptant ? dit-il.

—Moi, je n'ai pas le sou.

—J'en suis fâché, mais il m'est impossible de vous faire crédit.

Au dehors le cri se rapprochait :

—Charbon ! charbon !

Glou-Glou releva fièrement la tête :

—Qui vous parle de crédit ?...

—Voici la facture...

—Vous la ferez porter à M. le docteur Gérard... Il la payera...

Au même moment, le charbonnier montrait sa tête de moricaud aux dents blanches, aux yeux luisants.

—Faut-il un ou deux chacs jaujourn'hui ?...

—Non...

—Tant pich, tant pich, che chera pour une auchtre fois...

Et il sortit ; mais il y avait un sourire sur ses lèvres.

—Eh ! eh ! je me doutais bien qu'il y avait entente entre le docteur Gérard et Glou-Glou... Pourquoi ?... Nous ouvrirons l'œil et je crois que nous allons nous amuser.

Et de toutes ses forces en s'éloignant :

—Charbon ! charbon !

Le fripier répondait au joueur d'orgue :

—Du moment que c'est le docteur Gérard qui paye, je n'ai plus d'hésitations... Dans une heure, le paquet sera porté à l'auberge...

—Merci. J'attends après.

Il allait partir. Il revint et demanda :

—Dites-moi donc... Il a votre clientèle, ce charbonnier ?... Je connais par cœur tous les crieurs des rues de Creil, moi... comme ils me connaissent aussi, du reste... Et je n'ai jamais vu sa frimousse, à celui-là...

—Moi non plus... C'est un nouveau venu.

—Ah ! vous non plus ? Tiens, tiens...

Un soupçon s'emparait de son esprit.

—Il est vrai, ajoutait le fripier en riant, qu'il suffit qu'il soient un peu plus ou moins barbouillés, pour qu'ils ne se ressemblent plus à eux-mêmes.

Mais cette explication ne pouvait satisfaire le mendiant.

—Charbon ! charbon ! criait la voix dans le lointain.

—J'en aurai le cœur net... murmura-t-il.

Il se mit à courir et l'eut bientôt rejoint.

Quand il ne fut plus qu'à vingt mètres, il reprit son pas habituel.

L'autre allait lentement, trainant toujours sa petite voiture.

D'un coup d'œil de côté, dans la glace de devanture d'un magasin, il avait aperçu Glou-Glou.

—Ah ! ah ! voici mon homme... il est malin... Jouons serré...

Et il ralentit sa marche pour donner à l'autre le temps de le rejoindre tout à fait

Glou-Glou le dépassa et, en le frôlant, l'examina avec attention.

—Charbon ! Charbon !

—Eh ! eh ! camarade, dit le joueur d'orgue, il n'y a pas longtemps que nous vendons à Creil ?

—J'y chuis depuis trois jou quatre jours, camarade.

—Et ça va, la vente ?

—Guère... Je n'ai pas gâtrenné.

—Et vous devez avoir soif de crier comme ça : charbon ! charbon ! pour le roi de Prusse, comme on disait dans le temps.

—Chi j'ai choif ?... J'ai la pépie... Tenez, je crache des pièches de quatre chous.

JULES MARY

▲ autres

LE PECTORAL-CERISE d'AYER

N'a pas d'égal pour le prompt soulagement et le guérison rapide des Rhumes, des Toux, du Croup, de l'Enrouement, de la Perte de la Voix, du Mal de Gorge des Prédicateurs, de l'Asthme, de la Bronchite, de la Grippe et autres maladies de la gorge et des poumons. C'est le remède le mieux connu dans le monde entier pour la guérison de la toux, et il est recommandé par des médecins éminents et est la préparation favorite des chanteurs, des acteurs, des prédicateurs et des professeurs. Il adoucit la membrane enflammée, dégage le flegme, arrête la toux et amène le repos.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER,

pris pour la consommation dans ses premières phases, arrête toute sorte de progrès de la maladie, et même dans ses dernières phases il calme la toux douloureuse et favorise un sommeil réparateur. Il est agréable au goût, n'a besoin que d'être pris en petites doses et n'est point un obstacle à la digestion ni n'intervient dans aucune des fonctions régulières des organes. Comme médecine de cas imprévus, chaque famille devrait être pourvue du Pectoral-Cerise d'Ayer.

"Ayant fait usage du Pectoral-Cerise d'Ayer dans ma famille pendant beaucoup d'années, je puis le recommander pour toutes les maladies qu'il prétend guérir. Sa vente augmente chaque année dans mon établissement, et mes pratiques croient que cette préparation n'a point d'égal comme curatif de la toux." — S. W. Parent, Queensbury, N. B.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1.00; six flacons, \$5.00.

Prompt à agir, sûr de guérir.

PACIFIQUE CANADIEN

Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de char-dortoirs de CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir de tous les avantages et les confort qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modiques. Ces chars en effet sont très spacieux et artistiquement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement bourrés sont recouverts de cuir et sont transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

MONTREAL A BOSTON
Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.
Chaque jeudi et vendredi.

MONTREAL A CHICAGO
Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.
Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL
Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.
Chaque samedi.

Montreal à Vancouver et Seattle
Laisse la gare Duhousie à 8.40 p. m.
Chaque mercredi

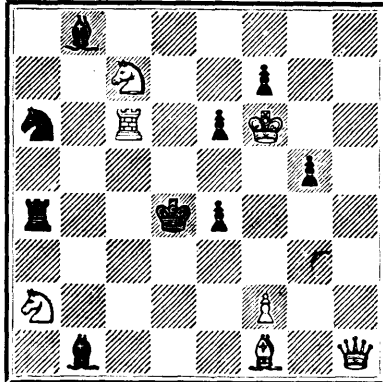
Ces chars sont directs, sans changement
CHARS COLONS. — En outre des chars Touristes, des chars Colons, con tuits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU des BILLETS à Montréal
266 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 490, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

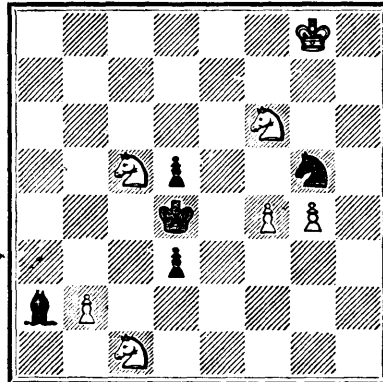
No 79. — PROBLEME D'ECHECS
Composé par M. Emile Pradignat
Noirs.—9 pièces



Blancs.—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

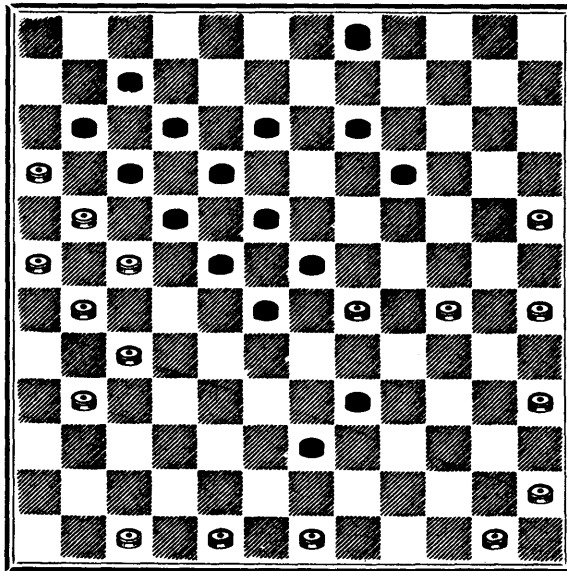
No 80. — PROBLEME D'ECHECS
Composé par M. Ernest Bertrand
Noirs.—5 pièces.



Blancs.—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No 86. — PROBLEME DE DAMES
Composé par M. L. Dufresne, Trois-Rivières
Noirs.—16 pièces



Blancs.—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 84

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
66	60	71	54
64	59	52	65
70	63	58	69
19	13	2	10
30	24	17	30
29	24	30	17
40	34	39	28
44	38	55	40
38	3	69	32
3	24	54	35
25	11	gagne.	

Solution du problème d'Echecs—No 78

Blancs	Noirs
1	T S T
2	Mat selon le coup des Noirs.

Solutions justes du problème de Dames
No 84 : M. F. Vermette, I. Herbert, Jos. Langlois, Montréal.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

Assistez à la GRANDE VENTE

du mois de

JANVIER 1893

Bons marchés extraordinaires dans le département d'Etouffes à Robes.

De forts escomptes accordés dans le département des manteaux.

Grandes réductions sur les draps à manteaux.
Coupons vendus à moitié prix.

Des bons marchés sans précédents dans les départements de mercerie et d'articles de fantaisie.

Cravates, foulards, mouchoirs, etc, etc, à grande réductions.

Garnitures pour robes. Des lots spéciaux vendus à moitié prix.

Jouets, articles de fantaisie vendus pour la moitié du prix exactement.

Mouchoirs de toutes sortes, de 25 à 50 par cent de réduction.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 55

BAUME NASAL

NE FAILLIT JAMAIS GUÉRIT LE RHUME DE CERVEAU ET GATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soldes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort.

Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (soit \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

Saint-Nicolas, journal illustré pour tout le monde, paraît le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent au 1er du mois et du 1er de chaque trimestre, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. L'abonnement Postal, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE DE CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

MUNN & CO SCIENTIFIC AMERICAN AGENCY for PATENTS

A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free.

Address MUNN & CO. 361 Broadway, New York.



MANQUE DE SOMMEIL GUÉRI. 12
J'éprouve du plaisir à rendre ce témoignage: "J'ai fait usage du Tonic Nerveux du Père Koenig avec le meilleur succès pour le manque de sommeil. Je crois fermement que c'est un grand remède pour l'humanité souffrante." E. FRANK, Pasteur, St-Séverin, Keylerton, P. O., Pa.

INCAPABLE D'EXPRIMER SA GRATITUDE.
WELLSVILLE, N.Y., 12 Mars 1891.
C'est pour moi un devoir de vous faire connaître les bienfaits que j'ai reçus du Tonic Nerveux du Père Koenig. Pendant plusieurs années j'ai souffert d'attaques épileptiques. J'avais beau prendre toutes sortes de remèdes et appeler différents médecins, je n'obtenais pas de soulagement. Les attaques, au contraire, devenaient de plus en plus fortes. Il y a un an je fis usage de votre Tonic et je suis incapable de vous exprimer ma gratitude, tellement je suis content d'être guéri. Je recommande votre remède à tous ceux qui sont malades, bien convaincu de son efficacité.
EMMA A. BURKE.

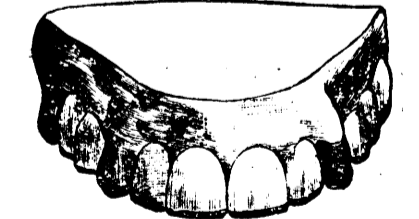
GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U. S., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par le
KOENIG MED CO. CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co., London, Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ
Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes
Les Villes et Villages
Importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York
Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant
Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.
DR BROUSSEAU
No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID
On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre dans le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
128 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. 2^{me} En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Infiniment supérieur à l'extrait de bœuf le
JOHNSTON'S FLUID BEEF
Remferme tous les principes nutritifs du bœuf, débarrassés de toute matière superflue, peau, tissus gras et indigestes, et possède la quintessence des qualités du bœuf. Les extraits de bœuf ne sont que des stimulants

L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS
Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins. Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la digestion et donne des forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffissure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciatique, le mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les indigestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années. Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle infiltre l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.
Dépôt de l'Eau de Saint-Léon: 54, Carré Victoria
Tél. 1132 **ROBILLARD, 27, rue St-André.**—Seul embouteilleur.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.
T. BRICAULT
UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"
INCORPORÉE EN 1851
Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000
J. H. ROUFE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dept français. **PIERRE DUPONT,** Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre
CHOCOLAT MENIER
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

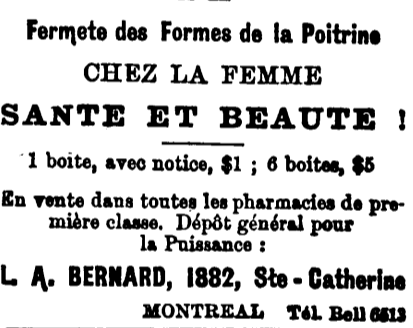
A. LEOPRED J. EMILE VANIER
(Gradué de Laval et de McGill)
INGENIEUR DES MINES
Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger
THIS PAPER may be used as a cover for envelopes, etc., by sending to the publishers, Messrs. J. B. G. & Co., 217, Rue des Commissaires, Montréal.

ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale.
Visite et correspondance sollicitées.
Seul importateur des Pianos
Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.



Un bienfait pour le beau sexe
Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT
— ET LA —
Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ!
1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5
En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél. Bell 6513



Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

TOUSSEZ-VOUS?
Depuis un Jour!
Une Semaine!
Un Mois!
Une Année!
Des Années!
PRENEZ LE
Sirop de Térébenthine
DU
DR. LAVIOLETTE.
Le Plus Sûr.
Le Plus Efficace.
Le Plus Agréable au Goût.
NE CONTIENT
Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme
EN VENTE PARTOUT.
25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.
SEUL PROPRIÉTAIRE: **J. B. LAVIOLETTE, M.D.,**
217 Rue des Commissaires, Montréal.